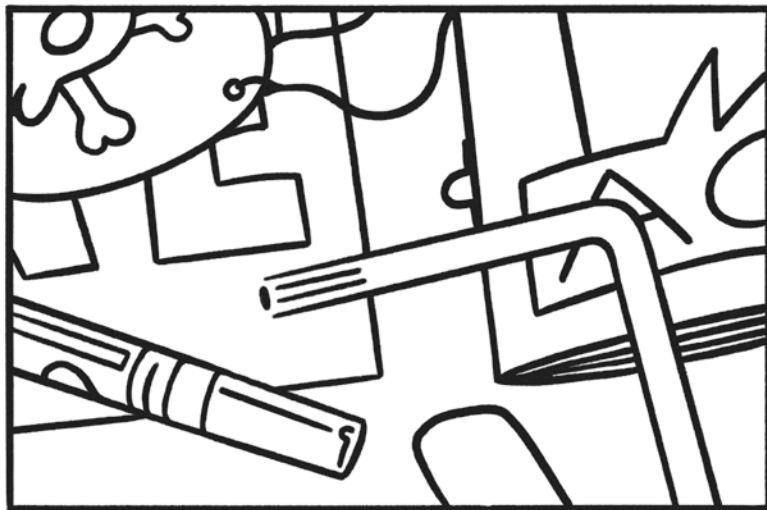




**VISIBILISER
L'ENVIABLE**

*DES RÔLES POUR LES CRÉATEURICES D'IMAGES
AU SEIN DES LUTTES*

Tristan Bosc Lobrot

PERTE DE SENS

*Parfois, je prends la mesure de tout ce qu'il se passe de mauvais,
de toute la souffrance, et je perds pieds.*

*J'ai l'impression que tout l'espoir que j'essaie d'invoquer
en moi et chez les autres disparaît.*

Tout semble vain.

*J'ai l'impression que tout ce que je veux faire, tout ce que je fais,
pour essayer de changer les choses est inutile.*

Je me fais engloutir par la complexité de la machine qui broie tout.

Je ne sais pas par où commencer.

C'est tellement grand, tellement nouveaux,

j'ai peur de perdre mes mains dans les engrenages, cela me paralyse.

*J'en veux terriblement à des figures, exposées, au gouvernement,
et à tout ceux qui profitent dans l'ombre.*

Comment en est-on arrivé là.

Je n'ai plus envie de donner espoir, j'ai envie de faire ressentir la souffrance.

J'ai envie de faire peser sur leurs épaules le poids du monde.

Mais je sais qu'ils sont trop loin. Je vois qu'il sont inatteignables.

Et je ne sais même pas si ça changerait quelque chose.

Je m'en veux de me donner tant d'importance.

Et quand je sors de ma tête, je vois autour de moi des gens qui peuvent agir sans se poser de question.

Je vois des gens qui avancent et je me demande si je n'ai pas perdu la tête.

Peut être faudrait-il que je me persuade que tout va bien. Peut être faudrait-il que je détourne le regard.

Que j'arrête de regarder les gens mourir sur mon téléphone.

Peut être faudrait-il que j'ignore tout ça.

Mais que ferais-je ? Quelle narration porter ? Si j'ai voulu apprendre à créer des images c'est pour raconter. Que peut-on raconter si l'on vit en dehors du monde ? On ne pourrait parler qu'à des gens qui sont eux aussi en dehors du monde. Et si plutôt je narraï des histoires qui donnent envie ? Peut être que ce que je fais est vain, mais c'est la seule chose que j'aime faire. Même si je se battre est vain mais que c'est aussi la seule chose juste à faire. Peut être que ne pouvais que faire des images belles pour apaiser et faire oublier la peur, à l'instar des violonistes du Titanic qui ont continué à jouer sur le navire sombrant, cela serait peut être déjà beaucoup. Si j'arrivais juste à donner un peu de joie à quelques personnes autour de moi avec des dessins ça serait déjà beaucoup. Et puis je ne fais pas que des dessins, je peux aussi donner d'autres choses. Je peux aussi essayer de faire bouger les choses dans le vrai monde. Et si je vais en prison j'aurais l'air super dark. Et si je perds un œil, j'aurais un look de pirate. Je fais des blagues mais ça n'est pas vraiment drôle, et ça me fait peur. Peut être qu'il faut que je fasse ce qui me semble juste, et que j'essaie de répandre toute la joie et l'espoir possible autour de moi. Ce texte sort déjà du rail de l'écriture de ce mémoire. Je n'ai que 21 ans, bientôt 22, je n'ai pas envie de faire semblant d'être une figure universitaire. Ce que j'écris, je l'écris parce que je cherche des réponses à des questionnements viscéraux. Des questionnements de ma pratique, qui se couplent avec une construction politique de mes idées. Cela reste un travail qui n'est pas plus qu'une tentative de donner du sens à quelque chose qui a de plus en plus de mal à en avoir pour moi. Mais je crois que ça marche un petit peu.

POURQUOI VISIBILISER L'ENVIABLE ?

Lorsque je pense à l'avenir ou que j'en parle avec mon entourage, ce que l'on imagine est extrêmement pessimiste. On parle de l'« effondrement », du fait que l'on ne va pas réussir à prendre le virage à temps et des conséquences que cela va avoir sur nos vies. On se pose la question de jusqu'où est ce qu'on serait prêtes à aller pour faire valoir nos causes. On se demande que faire et pourquoi. Vers où est ce qu'on va, quel est notre idéal et comment le mettre en place. Quand j'étais petite, j'imaginai le futur avec des voitures volantes, maintenant je ne vois rien d'autre qu'un vide inquiétant. Et pourtant, à force de me renseigner, de lire, de regarder, d'écouter, de rêver aux perspectives, cet horizon s'éclaircit, et des choses se dessinent. Je ne vois pas le futur, je vois ce que j'aimerais qu'il soit, et je vois aussi ce qui me fait peur. Je pense pouvoir voir cet imaginaire car j'ai eu le temps de me plonger dans de multiples res-

sources dans le cadre de ce travail de recherche. Et je vois le bien que ça fait, de comprendre, mais surtout d'avoir le moyen d'espérer.

Si j'ai toujours été inquiet pour le futur, c'est aujourd'hui que je suis inquiet pour plus tard, car je n'ai pas trop besoin de m'inquiéter au quotidien. J'ai certes des angoisses. Mais je sais que je vais pouvoir payer mon loyer. Je sais que je ne vais pas mourir de faim. Je sais qu'une puissance étrangère n'est pas en train d'extraire les ressources de mon pays et de provoquer sa ruine. Je sais que si je veux me rendre quelque part, je ne vais pas me retrouver bloqué si il n'y a pas d'accès pour les personnes à mobilité réduite. Je sais que l'on ne risque pas de me refuser un emploi à cause de ma couleur de peau ou de mon origine sociale. Et toutes ces peurs que je n'ai pas à subir au quotidien, des millions de personnes les subissent. Le dérèglement climatique va avoir des conséquences terribles, des victimes directes, des victimes de conflits qui vont résulter de ces crises, et va probablement, si rien ne change, accentuer les inégalités. Vouloir répondre à cette crise sans inclure dans la réponse une volonté absolue de justice n'est absolument pas souhaitable. Simplement, comment peut-on vouloir un monde habitable pour les générations futures mais pas

pour nos contemporains au Congo, en Palestine, en Inde ? Ou celles et ceux qui sont nées dans les « bons » pays mais pas du bon côté du périphérique ? Très concrètement, aujourd'hui, des personnes vivent déjà dans un monde post-apocalyptique.

6 Nous baignons dans un imaginaire capitaliste, nous sommes inondés de discours libéraux et avons été plongés dès notre enfance dans des logiques culturelles découlant du système dit « victorieux ». On nous dit que c'est le système le plus rationnel, le plus évolué, celui qui a été sélectionné par des siècles de darwinisme politique. Comme s'il avait fait l'office d'une sélection naturelle. Comme s'il s'était imposé à tout le monde, de lui même, par sa perfection, son adaptabilité, et sa garantie du progrès qui offrira à terme une qualité de vie remarquable à tous les être humains qui ont su réussir. Une fable dont nous apparaissent aujourd'hui les failles saillantes. D'autres les avaient vues bien avant, sans que leurs discours aient eu suffisamment d'écho pour raisonner au travers de chacune. Bien que l'imaginaire capitaliste libéral soit encore très ancré, il s'effrite. Mais nous avons du mal à savoir où regarder. Et pour celles et ceux qui essaient d'entrevoir un monde différent dans ces creux, la lumière manque. Dans

cet horizon d'impossibles, il est crucial d'ouvrir de petites fenêtres sur d'autres mondes, des mondes autres. De chercher de nouveaux imaginaires, ou à défaut d'être neufs, des imaginaires différents. Pour retrouver des espaces de rêveries, et d'espoir. Il semblerait qu'il y ait des rôles à jouer pour les créateurices d'images dans cette quête de nouveaux des imaginaires et c'est ce à quoi j'aimerais réfléchir.

Le but de ma réflexion n'est absolument pas de poster les graphistes, illustrateurices, et artistes au centre des enjeux, et encore moins de leur donner une place de sauveur. L'idée serait plutôt de réfléchir aux rôles qu'ils peuvent avoir, de comment mettre en œuvre nos savoirs. De voir comment peut-on tordre, et orienter nos pratiques pour nous mettre au service de l'enviable.



POURQUOI CES ÉCRITURES INCLUSIVES

10

Je choisis d'écrire ce mémoire en écriture inclusive, car je pense que le masculin ne fait pas le neutre. L'emploi du masculin comme neutre résulte d'un projet d'académiciens de masculinisation de la langue, un projet bel et bien politique qui a appauvri la langue en effaçant les féminisations. Chacun-e doit pouvoir se sentir représentée lorsqu'il lit un texte. Je choisis d'adopter une écriture inclusive composite, sans me fixer sur une typologie d'écriture en particulier. Vous trouverez dans mes textes des points médians, en alternance avec des flexions totales¹, des flexions partielles², des extensions, des accords de majorités³, absolues ou non, des accords de minorités non discriminées, des accords de sens⁴ qui n'en feront peut être pas, et des glyphes inclusifs⁵ qui en ont beaucoup, du sens. Si je fais ce choix qui ne suit pas toutes les règles, ou du moins pas qu'une

seule, c'est parce que je souhaite être dans une fluidité, un état variable, qui essaie d'être le plus inclusif possible de différentes manières. Si je prends cette décision, c'est parce que je pense que comme pour répondre aux crises qui nous font face, c'est l'ensemble des solutions exercées par ceux qui le souhaitent qui compte, plus qu'une solution unique, qui serait imposée à toutes.

1. Flexion totale :

Pour la flexion totale, ou double mention, il s'agit de citer tout le monde.

- a. Tous les étudiants et toutes les étudiantes*
- b. Tous les travailleurs et toutes les travailleuses*

2. Flexion partielle :

Pour la flexion partielle, il s'agit d'une contraction, d'inclure dans un même mot les deux marques de genre.

- a. auditrices et auditeurs : auditeurices*
- b. travailleurs et travailleuses : travailleurEUSEs*
- c. réactifs et réactives : réactifves*

3. Les accords de majorité :

Cette règle consiste à accorder en genre et en nombre l'adjectif avec le genre majoritaire des noms qu'il qualifie.

- a. Les bouchères et le veau sont fortes.*
- b. Le bureau et les chaises sont vertes.*

4. Les accords de sens :

Cette règle consiste à accorder en genre et en nombre l'adjectif avec le plus important des noms qu'il qualifie.

- a. Les sublimes serviettes de tables de papi et le vieux chiffon sale sont rangées dans le même tiroir.*
- b. L'assemblée et le négociant étaient trempées.*

5. Les glyphes Inclusifs :

La fonte de labeur utilisée est l'Adelphé proposée par la typothèque Bye Bye Binary. Il s'agit d'une fonte inclusive incluant des glyphes et ligatures fluidifiant l'intégration d'écriture inclusive en flexion partielle dans le texte. Le dessin de caractère est réalisé par Eugénie Bidaut.

- a. dessinateurs et dessinatrices : dessinateurices*
- b. travailleurs et travailleuses : travailleureuses*
- c. actifs et actives : actives*

Il existe beaucoup d'autres écritures inclusives, je vous invite à visiter le site langage-inclusif-clubmed.fr d'où sont extraites les définitions adjacentes.

LECTURE RAPIDE

Afin de faciliter la lecture de mon mémoire, j'ai décidé de rédiger de grands chapeaux, qui tentent de synthétiser en quelques phrases le propos qui sera tenu dans les parties développées. Si vous souhaitez comprendre ce que je tente d'exposer dans son entièreté, il est préférable de lire chaque partie en entier. Si vous souhaitez simplement avoir un aperçu rapide de mon parcours réflexif et de mes idées clefs, ces grands chapeaux devraient vous aider.

**Ces textes prendront cette forme-ci.
Vous les trouverez à la fin
des différents chapitres.
En plus d'offrir une possibilité
de lecture rapide.
Ils devraient aussi être une aide
à la compréhension en proposant
une simplification de mon propos.**

12

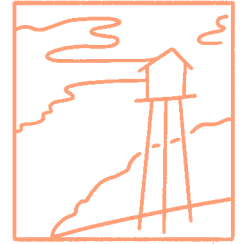
QUI SONT LES CRÉATEURICES D'IMAGES ?

14

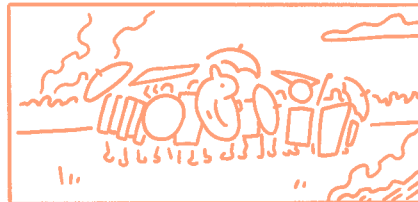
Je vais parler dans mes textes des « créateurices d'images » et y faire allusion à de nombreuses reprises. Créateurices est la forme de flexion partielle de créatrices et créateurs. Cette formule englobe toutes les personnes qui dessinent, découpent, collent, détournent, tissent des images et aboutissent à des formes visuelles. Et ce, peu importe s'il s'agit de leur domaine de spécialisation professionnelle ou non, si ces personnes ont été formées dans les cadres scolaires classiques, sont autodidactes ou autre. En aucun cas je souhaite considérer des personnes légitimes à créer et d'autres pas. Cette appellation de créateurice d'image ne renvoie pas à une caste ou guilde à part, mais à toute personne ayant le souhait de créer une ou des images.

PRENDRE LE TEMPS DU FOND DE L'IMAGE

Dans mes textes, je ne vais pas faire que parler d'image. Un enjeu fort de ma réflexion est de penser les idées et principes, et comment le visuel pourrait leur servir. Il y aura donc aussi dans mon mémoire des instants d'exposition de principes politiques, d'idéaux à défendre. Car la réflexion s'étend certes sur tout le champ de l'image, mais aussi sur la narration, et l'influence qu'elle a sur nos imaginaires. Je me pose ainsi la question de ce qu'il faut raconter, mais aussi de comment redéfinir certains fonctionnements du monde de la création d'images à partir d'organisations politiques plus justes.



PROLOGUE



ESPÈCE D'UTOPISTE

Pourquoi, lorsque l'on parle d'améliorer les choses, nous traite-t-on d'utopiste ? Comme s'il s'agissait d'une insulte et que cela nous renvoyait à une forme d'incohérence. Cette remarque cherche à infantiliser les porteuses de ces messages. Sans doute est-il un peu naïf de croire qu'on va « changer le monde », mais il est sûr que nous gagnons à espérer quelque chose d'autre, et à tenter de changer ce qui nous environne. Le terme d'utopie est un néologisme que l'écrivain Thomas More a créé pour son ouvrage *Utopia*, qui signifie « en aucun lieu ». Un monde parfait, idéal, tellement qu'il en devient impossible. Pourtant rêver est une force face à la « rationalité », qui n'est souvent rien de plus qu'un cynisme décomplexé. La « rationalité » fait écho à une rhétorique, bien utilisée par le gouvernement en place, du « bon sens » en présentant chaque réforme comme issue d'une démarche pragmatique, nécessaire. Pourtant ces ré-

formes s'inscrivent bel est bien dans une démarche politique néolibérale. Cette opposition du « sensible » contre la « rationalité », pour parler des personnes qui espèrent et de celles qui n'espèrent pas, est une idée à démonter. Je pense être très rationnel quand je dis avoir peur pour l'avenir. Je pense que l'on peut être sensible à la souffrance, et être très rationnel dans la manière d'y remédier. Car ceux et celles qui se disent « rationnelles » pour déguiser leur froideur, sont aussi celles et ceux qui nous entraînent par leur politique vers un effondrement global, et ce malgré les avertissements.



*« Ce choix n'est pas celui
de la raison contre la sensibilité,
c'est celui d'intérêts privés
contre l'intérêt général.
C'est aussi évident qu'intolérable
et suicidaire. »*

A. Bon, S. Roudaut, S. Rousseau
PAR-DELÀ L'ANDROCÈNE
ÉDITION DU SEUIL, 2022

Le fonctionnement du capitalisme n'a rien de rationnel, nous avons simplement appris à ne pas le questionner. C'est un système très tardif dans l'histoire de l'humanité, qui a été instauré avec une violence certaine ¹. C'est un système très cynique dont les contradictions sont désormais exposées, à commencer par la plus simple, comment un mode de production qui détruit les conditions d'habitabilité de la Terre entend continuer à croître indéfiniment. On pourrait aussi se demander pourquoi la plus part des recettes ne va pas aux travailleuses qui produisent la richesse mais aux détenteurs des entreprises. Ou bien pourquoi dans un système dit « méritocratique », où la richesse récompense le dur labeur, une femme de ménage gagne en un mois ce qu'un actionnaire à gros portefeuille perçoit en une fraction de secondes ?

Ce n'est pas dans cette partie que l'on va démontrer chaque contradiction du système en place, ce n'est pas non plus l'objectif de ce travail. Il y aurait mille façons de le faire, aux travers de prismes multiples, qu'ils soient marxistes, féministes, décoloniaux, etc. Et je ne pense pas que cela soit mon rôle. Oser espérer et se donner les moyens de penser autre chose est peut-être une des clefs. Avoir une projection de différents idéaux vers lesquels tendre, pour

pouvoir savoir où aller quand nous aurons la possibilité de décider est sûrement un des piliers de l'auto-organisation. D'une part, parce qu'elle nous donne une forme d'objectif, même vague, à atteindre, et nous donne ainsi de l'espoir ; et d'autre part pour ne pas se trouver démunies quand le choix nous sera donné. Car si c'est ce qui advient, il nous faudra le courage de décider pour nous-mêmes, et non plus de confier nos vies à des personnalités politiques, aussi en phase avec nos idées soient-elles.

Il est indéniable que nous devons faire en sorte d'élire les représentantes les moins pires possibles, et ceux qui sont le plus en phase avec nos idées mais surtout pour une gestion beaucoup plus démocratique du pouvoir. Le premier quinquennat d'Emmanuel Macron et en particulier le début du 2^e nous montre bien le problème d'un fonctionnement vertical du pouvoir. Beaucoup de lois ont été imposées par le 49.3, à savoir le fameux passage de la retraite à 64 ans, mais aussi une grande partie des budgets 2024 ainsi que le projet de budget de la sécurité sociale ². L'argent mis en commun par les personnes habitantes en France, outre exilés fiscaux, est réparti verticalement avec une politique

1. Scheidler, F. [. (2020). *La fin de la mégamachine : Sur les traces d'une civilisation en voie d'effondrement*.

2. Mazuir V. (2023, 21 déc.). *Quand Elisabeth Borne enclenche le 49.3*. Les Echos



*« Utopiste Debout » du collectif Ne pas plier.
Ce regroupement de graphistes et militant-es
dont le « graphiste social » Gérard Paris-Clavel.
Le collectif propose une « épicerie d'art frais »,
avec de nombreux supports graphiques à diffuser,
un « observatoire de la ville » permettant à petits
et grands d'aborder une lecture critique des espaces
urbains, et des « cru », des chemins de randonnée
urbain.
nepasplier.fr*

qui participe entre autres à la casse de l'hôpital publique pour ne citer que ce secteur. La vie de millions de personnes est régie par une minorité au service des plus riches qui livre une guerre contre les pauvres. D'où l'importance de plus d'implication et de pouvoir donné au citoyens sur ce qu'il se passe. Ce pouvoir ne sera pourtant pas donné. En

2019, Emmanuel Macron annonce le déroulé de la convention citoyenne pour le climat, une « expérience démocratique inédite en France ³ ». Si la convention, formée de 150 citoyens qui ont pu débattre pendant plusieurs mois, a abouti à des propositions très intéressantes en terme de réduction des émissions de gaz à effet de serre, l'« expérience démocratique inédite » s'est arrêtée là. Selon le média Reporterre, seules 10% des mesures proposées par la convention ont été reprises par le gouvernement ⁴. Cela représente 134 sur 149 mesures qui sont passées à la trappe. Les mesures qui ont survécu au filtre sont finalement assez anecdotiques, les propositions les plus audacieuses et avec le plus d'impact ayant été évincées des textes de lois repris par le gouvernement. Une telle expérience montre bien la capacité qu'a une assemblée de personnes désignées aléatoirement pour proposer des politiques viables, y compris sur des sujets complexes comme celui du climat. Mais elle montre aussi l'inutilité d'initier des démarches pour plus de « démocratie » lorsque le gouvernement ou le régime en place n'a pas de volonté de laisser cette parole démocratique avoir un impact sur les textes de lois et la politique mise en place.

3. [conventionci-
toyenennepourlecli-
mat.fr](http://conventionci-
toyenennepourlecli-
mat.fr)

4. Allens G.,
Boeuf N.
et Dang L.
(2021, 2 avril).
*Convention pour le
climat : seules 10
% des propositions
ont été reprises par
le gouvernement.*
Reporterre

[À propos de la Commune de Paris ⁵]

« C'est le démantèlement de quantité de hiérarchie et de fonctions étatiques qui est à l'œuvre, à commencer par celles qui font de la politique une activité spécialisée séquestrée par une minorité pesante qui l'exerce à huis-clos. »

Kristin Ross
LA FORME COMMUNE,
LA LUTTE COMME MANIÈRE D'HABITER
LA FABRIQUE ÉDITIONS, 2023

L'exemple de La convention citoyenne pour le climat est un exemple que l'on pourrait qualifier de très institutionnel, pour autant il existe bien d'autres exemples qui le sont beaucoup moins. La commune de Paris dont parle l'extrait précédent en est un, on pourrait aussi parler des villages anarchistes dans les années 30 en Espagne ⁶ ou, pour prendre des exemples plus récents, les ouvriers de l'ex entreprise GKN à Florence qui demeure actuellement en autogestion depuis 2021 ⁷. Ces exemples ont pour point commun qu'ils représentent un autre fonctionnement



5. La commune de Paris est un épisode insurrectionnel parisien. Débuté par une insurrection ouvrière le 18 mars 1871, la commune fut durant 71 jours un régime de démocratie directe. Elle se termina le 27 mai par la « semaine sanglante » où des milliers de communard-es furent exécutés par l'armée prusse en collaboration avec le gouvernement de Versailles.

(s. d.). la Commune 18 mars-27 mai 1871,
LAROUSSE.

beaucoup plus démocratique et autodéterminé que ce que nous permet la forme de démocratie représentative exercée en France et dans la majorité des pays d'Europe. L'utopie telle que je la perçois n'est pas seulement un monde plus égalitaire, soutenable, durable, elle imagine surtout un monde où le pouvoir est distribué justement. Plus qu'une politique à appliquer, c'est la façon dont elle s'applique et est appliquée qui m'intéresse.



6. La guerre civile d'Espagne à vu de nombreux courants s'opposer allant de l'anarchisme au fascisme, en passant par le communisme libertaire et beaucoup d'autres. L'anarchisme se définit par l'ordre par le peuple, l'autogestion, et l'absence d'état et de hiérarchie, il est souvent renvoyé à l'anomie qui se caractérise elle par une absence de loi et d'ordre dans une société, bien que ce soit deux choses très différentes. Dans les années 1930 en Espagne, le POUM, Parti Ouvrier d'Unification Marxiste et la CNT, Confédération Nationale du Travail, luttent à bras armés contre les fascistes et stalinistes et instaurent l'autogestion dans les territoires repris, comme en Aragon, en Catalogne et en Andalousie.

Diablo Positif. (2020, 24 juillet). Diablo positif : L'Anarchisme [Vidéo]

Pike, D. (2012). *Les anarchistes et la guerre d'Espagne : apports nouveaux.*

Guerres mondiales et conflits contemporains

23



7. Le 9 juillet 2021, les ouvrières de l'entreprise GKN à Florence en Italie reçoivent pendant un jour de congé un mail annonçant la fermeture de l'usine et leur licenciement. Le lendemain, iels se rendent à l'usine et l'occupent. Iels décident de ne pas se laisser faire, et de reprendre la gestion de l'usine. Après de lourds combats, l'usine fonctionne encore aujourd'hui, en autogestion et fabrique des vélos cargos et des panneaux photos voltaïques, en plus de mettre en place des politiques de gestions par les ouvrières.

Caroline Bordecq et Piero Cruciatti (2023, 13 décembre). *En Italie, des ouvriers d'une usine automobile luttent pour sa reconversion écolo.* Reporterre

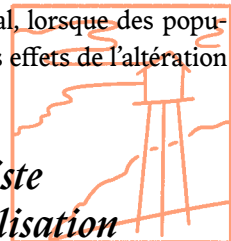
Être capable d'espérer ne devrait pas être considéré comme un défaut. Le combat écologiste ou anticapitaliste ne peut être renvoyé à un combat de la sensibilité contre la rationalité. Déjà car il n'est pas impossible d'être rationnel et sensible, faire preuve de sensibilité est une force pour saisir ce qu'il se passe et être conscient·e du réel. Mais aussi car le fonctionnement capitaliste n'est absolument pas rationnel. Nous devons être capables d'espérer aujourd'hui, pour nous auto-organiser demain. L'utopie réside pour moi dans le fait de croire à un avenir beaucoup plus démocratique et horizontal, en plus d'être plus enviable.

FACE AUX PROBLÈMES TENDRE L'OREILLE

Y à t'il un combat prioritaire ? Parmi toutes les luttes en cours et à venir, il est difficile d'aller sur tout les fronts. Lutter contre les formes de néocolonisme, contre les violences exercées sur les personnes queer, pour un futur soutenable ; ce sont autant de combats qui doivent être menés. Certaines personnes pensent qu'il faudrait d'abord mettre fin au capitalisme et s'occuper des autres problèmes ensuite. Pourtant, articuler les luttes contre les violences et discriminations avec les causes écologiques ou anticapitalistes est un atout pour engranger une forme d'émulation collective. D'autant plus que les discriminations et injustices s'accumulent et se lient. Une violence de classe est intensifiée lorsque l'on est une femme, une personne queer, une personne racisée... Aussi



on parle de racisme environnemental, lorsque des populations sont plus amenées à subir les effets de l'altération de l'environnement.



« La hiérarchisation raciste d'une société, la marginalisation et les discriminations visant certains groupes ethniques renforcent les risques pour ces personnes d'être plus impactées par les pollutions industrielles, les catastrophes environnementales ou encore les événements météorologiques extrêmes. »

LE RACISME ENVIRONNEMENTAL.
NOTRE AFFAIRE À TOUS, 2021, 19 MAI

Il est certes dur de se battre sur tout les fronts, pour autant nous devons être conscient·e que les structures de dominations s'enchevêtrent et se répondent. Il ne s'agit plus alors de morceler les combats mais bien de les imbriquer. Il n'est pas souhaitable que des combats soient

invisibilisés derrière d'autres combats considérés comme « plus grands ». Car lorsqu'on considère qu'il est prioritaire de considérer le combat écologique par rapport à la lutte contre le validisme ¹, c'est une nouvelle violence contre les personnes concernées. On ne viendra pas à bout des mécanismes de dominations si l'on reproduit au sein de nos mouvements les mêmes schémas. D'où l'importance de déconstruire beaucoup de nos comportements, de faire face à ce que l'on ne veut pas voir pour tenter de se changer. La déconstruction est un idéal, vers lequel il faut tendre, personne n'est complètement déconstruit. Le fait de se déconstruire implique d'avantage d'essayer d'écouter l'autre, de comprendre ses difficultés, ses combats, que d'entamer un long travail d'éducation philosophique. Toutefois passer par des supports de médiation pour comprendre les discriminations que d'autres personnes vivent, est important pour ne pas faire peser le poids de cette mission d'éducation sur les épaules de ces dites personnes. Ce sens de l'écoute et de la sensibilité aux autres est nécessaire pour venir à bout des discriminations.

Cette sensibilité et ce sens éthique de l'écoute et à différencier du principe de pureté militante. La pureté militante est une idée selon laquelle les militantes devraient être

irréprochables en tous points, sans quoi leur message serait disqualifié. C'est une rhétorique utilisée souvent à l'encontre de porteuse de message, qui s'en prend plus aux messagers qu'au message en lui-même. Par exemple, on fera remarquer à un ou une militante dénonçant l'impact social et environnemental de l'extraction du lithium, que la batterie de son téléphone en contient, et qu'elle fait donc partie du problème.

1. « Le validisme ou capacitisme désigne une forme de domination envers les personnes handicapées. [...] Le validisme est l'idéologie selon laquelle la norme de l'existence humaine est l'absence de maladie et d'infirmité. »

Germes, M.
(2021, 28 déc.).
*Handicap
et féminisme :
luttés contre
le validisme.*
BALLAST.



Mine de lithium, Ontario, Canada, 2019

*« Oui d'une certaine manière,
toutes et tous, ou presque,
nous avons à interroger nos relations
aux autres, au vivant.
Mais oublier d'interpeller les systèmes
de dominations sociales,
c'est omettre qu'ils sont pour beaucoup
à l'origine de l'hécatombe. »*

A. Bon, S. Roudaut, S. Rousseau
PAR DELÀ DE L'ANDROCÈNE
ÉDITION DU SEUIL, 2022

Malgré nos envies de vivre dans un monde différent, nous vivons dans le monde capitaliste, et nos vies restent déterminées en grande partie par les usages de ce monde. Je suis anticapitaliste, pourtant j'ai une carte bancaire, avec laquelle je vais faire mes courses à l'intermarché en bas de chez moi, et je sais que ma banque finance probablement des projets destructeurs pour l'environnement. Je sais aussi le mal que fait la grande distribution en poussant les agriculteurs et agricultrices à baisser leurs prix pour augmenter sa marge. Cela ne m'empêche pas de vouloir

autre chose, et d'être prête à changer mes manières de faire lorsque j'aurai la possibilité de faire autrement. Le fait d'imposer cette idée de « pureté militante » pour avoir une légitimité en tant que militante pousse beaucoup de personnes à l'inaction, presque comme un complexe. Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir des ami·es refusant de prendre part à une manifestation, car bien qu'embrassant la cause, iels ne se sentaient pas assez irréprochables pour y participer, comme si lors de la manifestation, il fallait montrer patte blanche en dévoilant un diplôme de bac+5 militantisme option convergence des luttes. Je comprends toutefois ce sentiment d'illégitimité qui nous fait vivre un décalage entre nos idéaux et la manière dont on vit. C'est pourquoi parfois cela fait du bien d'aligner certains de nos principes sur des leviers que l'on peut activer de manière individuels comme notre consommation de viande par exemple. Mais ce n'est pas ce genre de changements individuels qui nous permettront de changer la société car nos problèmes ressortent de mécanismes structurels et non individuels. Ne nous en voulons donc pas trop de ne pas être en cohérence totale et absolue entre nos idéaux et la manière dont nous vivons.

Si l'on doit accepter que l'on ne peut pas forcément toujours aligner nos idées avec nos modes de vies, il est pourtant crucial que nos idées soient alignées entre elles. Si l'on est contre la colonisation, on condamne toutes les formes de colonisation. Il ne s'agit pas de dire qu'il y en a de bonnes ou de mauvaises, car on tomberait dans un niveau de rhétorique proche du bon et du mauvais chasseur du sketch des Inconnus. Et plutôt que se mettre à justifier l'injustifiable, il est important de toujours questionner les politiques menées avec d'autres prismes que seuls ceux proposés avec une lecture simplifiée du problème.

« L'humanité aborde le prochain siècle sans pitié aucune, avec la même avidité et la même myopie qui lui ont permis autrefois de s'approprier des continents entiers. Le colonialisme s'inscrit désormais dans le temps et l'espace »

David Van Reybrouck
NOUS COLONISONS L'AVENIR
ACTES SUD, 2023

Avec cette idée, on comprend l'enjeu de comparaisons entre la destruction du vivant pour exploiter des ressources et la colonisation. Cela nous permet alors de questionner d'une part cette attitude, qui se rapproche de quelque chose que l'on condamne, ici la colonisation ; et d'autre part d'articuler les luttes écologiques et anti coloniales qui sont en fait très liées. Je reviens sur ma phrase précédente pour souligner le fait qu'effectivement, la colonisation et la destruction du vivant sont comparables, car la colonisation résulte dans une destruction du vivant. Le livre dont est extrait le passage précédent passe ensuite plus de temps à expliquer comment le désastre écologique que nous nous apprêtons à vivre aura beaucoup plus d'impact sur les anciens pays colonisés, et ceux qui font faces à de nouvelles formes de colonialisme comme l'extractivisme ². Souvent, il n'est pas beaucoup plus compliqué de comprendre comment, en remontant aux racines de plusieurs problèmes, on tombe sur les mêmes causes, ce qui simplifie et permet de démêler des systèmes de dominations qui nous semblaient jusqu'alors très complexes.

2. L'extractivisme est l'extraction et l'exploitation des ressources naturelles pour le profit. Elle se traduit généralement par une exploitation des ressources des pays dit du sud, vers les pays dit du nord. C'est une des formes que prend le néocolonialisme.

Rougier, C. B.
(2021, 6 juin).
Extractivisme.
Pressbooks.

Ce sont là les principes qui émergents aussi dans les luttes écoféministes, lorsque l'on comprend le patriarcat comme un des mécanismes autorisant l'exploitation et la destruction du vivant. Lorsque l'on comprend la volonté de contrôle du corps des femmes par les hommes comme celui de la volonté du contrôle du vivant.

« À la base de l'écoféminisme, il y a la compréhension du fait que les nombreux systèmes d'oppression se renforcent mutuellement. S'appuyant sur l'idée féministe socialiste selon laquelle le racisme, le classisme et le sexisme sont liés, les écoféministes ont reconnu d'autres similitudes entre ces formes d'oppression humaine et les structures oppressives du spécisme et du naturisme. L'une des premières motivations du mouvement écoféministe a été la prise de conscience que [...] les liens conceptuels, symboliques, empiriques et historiques entre les femmes et la nature tels qu'ils sont construits dans la culture occidentale exigent que les féministes et les écologistes s'attaquent ensemble à ces efforts de libération si nous voulons réussir (Warren, 1991). »

29

Greta Gaard.
VERS UN ÉCOFÉMINISME QUEER
TOWARD A QUEER ECOFEMINISM
HYPATIA, 1997

Lorsque cette démarche d'alignement et de comparaison des idées n'est pas faite, on peut se retrouver à avoir des démarches aux conséquences mitigées voir dramatiques. Des actions qui, en plus d'être néfastes, arborent une contradiction intrinsèque, et ne voient pas très loin en profitant d'une façade de « bonnes intentions ».

« J'appelle “environnementalisme” l'ensemble des mouvements et courants de pensée qui tentent de renverser la valorisation verticale de la fracture environnementale sans toucher à l'échelle de valeurs horizontale, c'est-à-dire sans remettre en cause les injustices sociales, les discriminations de genre et dominations politiques ou la hiérarchie des milieux de vie et sans se soucier de la cause animale. L'environnementalisme procède ainsi

d'une généalogie apolitique de l'écologie comportant ses figures telles celles du promeneur John Muir, Henry David Thoreau, Aldo Leopold ou Arne Naess.

Il s'agit principalement d'hommes Blancs, libres, seuls et de classe aisée, dans des sociétés esclavagistes et post-esclavagistes face à ce qui est alors désigné par “nature”. »

Malcom Ferdinand
PENSER L'ÉCOLOGIE DEPUIS LE MONDE CARIBÉEN
LA DÉCOUVERTE, 2020

Un des exemple les plus extrêmes de cet environnementalisme est ce que Guillaume Blanc appelle le « colonialisme vert ». C'est dans son livre *L'invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Eden africain* qu'il s'intéresse à cette manière de procéder. Une démarche qui, sous couvert de protection de la « nature », va exclure des populations entières de territoires. Et ce au travers d'organismes comme

l'Unesco ou la WWF. On a alors affaire à des actions qui, sous couvert d'écologie et de soucis de préservation du vivant expulsent des communautés comme celle des Batwa au Rwanda¹. Ce genre d'exemple nous montre bien l'importance de questionner l'ensemble des démarches, car elles ne sont pas forcément bonnes à prendre. Même réalisées sous couvert d'une cause noble, elles peuvent en réalité poser de réels problèmes et servir d'autres intérêts.

*1. BBC News
Afrique.
(2022, 11 oct.).
Colonialisme
vert : qu'est-ce
que c'est ?
BBC News
Afrique.*

Il est important de se montrer capable d'une écoute, et se montrer sensible aux autres pour comprendre comment prennent forme les dominations au sein de notre société en tentant de ne pas les reproduire. Et, lorsqu'un comportement problématique a lieu, œuvrons à le corriger afin qu'il ne se reproduise plus, et discutons avec les personnes concernées pour tenter de mettre en place des solutions, toujours dans une optique d'amélioration et de création de liens entre les luttes enviables.

Beaucoup de luttes doivent être et sont menées en même temps. Refuser d'inclure des combats au sein de luttes «plus grandes», c'est une nouvelle violence à l'égard des personnes déjà victimes de discrimination systémique. Favoriser une convergence des luttes permet en articulant les combats d'inciter plus de personnes à se mobiliser. C'est par exemple le cas de l'écoféminisme. D'autant que les structures de dominations et les violences à combattre s'accumulent, et découlent souvent des mêmes problèmes.

C'est ce qui ressort au travers du concept de racisme environnemental, où la hiérarchie raciste de la société va accentuer les répercussions des crises environnementales sur certaines populations.

Nous devons alors nous montrer sensible aux autres et écouter chacune avec attention.

Lorsque ce n'est pas fait, une démarche souhaitant être bénéfique pour les uns, peut avoir des conséquences catastrophiques pour d'autres.

LA FORCE DE LA PLURALITÉ

Le monde n'est pas binaire, il n'y a pas deux gros blocs qui s'opposent. Nous ne pouvons plus séparer le monde en bloc communiste et bloc capitaliste. Et même pendant la guerre froide, où cette expression apparaissait, partir de ce principe binaire invisibilisait tout ce qu'il se passait en dehors de l'ouest et l'est. L'idée de renvoyer tout à de grands blocs nous simplifie certes la tâche, mais la réalité est bien plus poreuse. De grands changements vont advenir dans un futur proche de nous, il nous reste à savoir si ils seront subis ou choisis. Il est cependant peu probable que l'entière de l'humanité bascule dans un seul et unique système. Et cela ne serait d'ailleurs absolument pas souhaitable. La diversité rend plus fort, plus résilient et résilient, un atout remarquable dans un monde sujet à de plus en plus

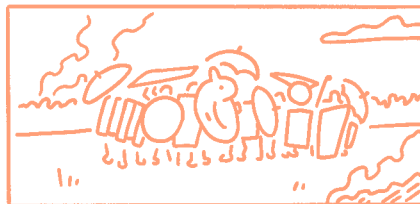
de perturbations climatiques et politiques. La monoculture ¹ du capitalisme est rendue très vulnérable : dès lors qu'une crise la touche, elle peut être généralisée et l'endiguer totalement. Il suffit d'un virus, d'une bulle financière qui éclate, d'un bateau bloquant une voie maritime, et les conséquences de la crise se répercutent dans le monde entier. Et ce, malheureusement, souvent sur des personnes déjà en difficultés ; lors de la crise sanitaire de 2020, la situation économique qui en découlait a eu tendance à accentuer les inégalités et la pauvreté ².

Privilégier un réseau de fonctionnements alternatifs divers permet de cultiver une résilience commune, composite. Composer une constellation d'alternatives offre la possibilité si des liens d'interdépendances se créaient de reproduire une forme d'écosystème, avec toujours pour idéal de cultiver des liens d'entraides plutôt qu'une concurrence. Une diversité qui peut s'avérer être une force dans le cas où une des communautés serait mise en difficulté, par des sécheresses par exemple. D'autres organisations

1. Culture d'une seule espèce végétale dans une exploitation agricole (vigne, arbres fruitiers, blé). Larousse

2. Isabelle Rey-Lefebvre. (2021, 4 mai). *Comment la crise sanitaire a aggravé la pauvreté en France.* Le Monde.fr.

33



avec une politique de gestion de l'eau différente pourraient alors lui venir en aide, en sachant qu'un jour la situation pourrait s'inverser. Même à l'échelle d'un groupe, avoir une diversité d'individus est une force. Les compétences et tempéraments de chacune permettent d'assurer le bon fonctionnement d'un groupe et sa capacité à répondre à des situations particulières, tout en favorisant une circulation des expériences et des savoirs bénéfiques à chaque membre.

« Les personnes qui prennent part aux actions ne forment ni un parti ni une classe. Elles forment un agencement flexible, collectif, coopératif »

Kristin Ross
LA FORME COMMUNE,
LA LUTTE COMME MANIÈRE D'HABITER
LA FABRIQUE ÉDITIONS, 2023

C'est aussi la diversité des modes d'actions qui fait leur efficacité. Tout le monde ne peut pas lutter sur les mêmes terrains, avec les mêmes intensités. Même à l'échelle d'une seule personne, notre énergie militante ne nous permet pas toujours de militer avec la même intensité, faire chaque ma-

nifestation, participer à chaque réunion, c'est impossible et beaucoup trop fatiguant. Nous avons besoin d'instaurer des moments de pauses, des moments de militantisme plus passifs, et même des coupures totales. L'ensemble du parcours militant prend une dimension fluide, évolutive, sans forcément progresser en intensité, mais chaque action nourrit la suivante. Sur un même terrain, occidental par exemple, certaines personnes travailleront sur des aspects législatifs, comme l'association Quota Climat qui tente de mettre en place un contrôle des fake news sur l'écologie dans les médias ; tandis que d'autres privilégieront des actions locales de sabotages contre les cimenteries Lafarge comme à Bouc-Bel-Air en décembre 2022³. Pour revenir à une échelle plus large, les situations locales extrêmement diverses tout autour du globe ne permettent pas l'application d'une politique unilatérale. Chaque situation mérite un ajustement qui prend en compte la particularité du lieu ou des combats à mener. L'ennemi commun prend bien des formes comme vu dans la partie précédente. Il est alors important d'adapter la réponse et l'action militante à la domination ciblée. La diversification des fronts et des manières de lutter est aussi un moyen de contrer la répression. Ne pas dévelop-

3. Bolmont, L. (2024, 5 avril). *Action écologiste contre la cimenterie Lafarge : « réprimés comme des terroristes » , retour en quatre actes sur le sabotage des activistes.* France 3 Provence-Alpes-Côte D'Azur.



« Plusieurs dizaines d'activistes ont envahi le site de la cimenterie Lafarge à Bouc-Bel-Air (Bouches-du-Rhône) et ont causé de nombreux dégâts. Depuis, l'usine est à l'arrêt. »

(2022, 12 déc.) Près de Marseille : pourquoi la cimenterie Lafarge a été saccagée ? Actu Marseille

per un seul front, violent, mais conserver des branches plus « familiales » ouvertes à toutes avec des objectifs symboliques forts, rend plus difficile l'emploi systématique de la force. Toutefois, à Sainte Soline en 2023, cela n'a pas empêché le déchaînement de violences des forces de l'ordre sur les militantes anti-bassines venues manifester. On peut cependant imaginer que la situation aurait pu être bien



« Des street-médics, le 25 mars 2023, lors des affrontements de Sainte-Soline autour des mégabassines »

Ménal, H. (2023, 19 juin). Sainte-Soline : Serge, le militant le plus grièvement blessé, récupère et sort du silence. www.20minutes.fr

pire si l'ensemble des manifestantes et manifestants avait été estampillé comme appartenant aux black block. Cette expression renvoie aux personnes, tout de noir vêtues, qui recourent à la force pour montrer la violence de l'État. La pluralité des manières de lutter, en plus de ne pas permettre de justifier systématiquement l'emploi de la force, permet de demeurer imprévisible.

« Ce qui est intéressant dans ce rapport là, c'est de constater que les polices du monde commencent quelque part à se lisser, à s'uniformiser, là où les luttes des pays et les luttes locales au contraire se diversifient, reprennent des mêmes mécaniques[...] mais s'adaptent avec leurs outils, leurs moyens, leurs cultures, ce qui est à disposition autour d'eux. L'inventivité des militantes met à l'épreuve les capacités d'adaptation de la police. »

Geoffrey Dorne
DU GILET JAUNE AU PARAPLUIE :
LES OUTILS DE LA RÉVOLUTION
BLAST, 2024

L'émergence de différents blocs, cortèges, unités, toutes unies sous l'étendard d'une cause commune augmente le potentiel d'action. Plus de choses se font, en même temps,

il y a plus de réactions. Dans la panique déclenchée par des tirs de lacrymogène sur une foule non préparée, certains vont riposter, pendant que d'autres éteignent les palets de gaz, permettant à d'autres d'aller s'abriter et de distribuer du sérum physiologique. Les expériences vécues tout autour du globe, partagées sur des blogs ou sur les réseaux sociaux, enrichissent une culture de la contestation, qui elle aussi multiplie le potentiel d'actions, contre des États qui peuvent alors beaucoup plus difficilement se contenter de taper fort.

« Ce qui peut nous sauver de notre médiocrité c'est de la mettre en commun. »

Guillaume Meurisse
« YA PLUS DE SAISONS » 2024
PODCAST DE SWANN PERISSEY

Dans l'idée de faire groupe, on retrouve immédiatement cette notion de pluralité. Ce n'est pas que le nombre qui compte. Se regrouper permet de combler mutuellement nos lacunes ce qui nous rends plus forts et plus fortes. La diversité des expériences vécues et la possibilité de les restituer librement permet de prendre en compte beaucoup

de choses dans l'établissement de fonctionnement collectif. Individuellement, il est très dur d'aboutir à quoi que se soit, même dans la création, ce que l'on fait prend sens avec les autres. Et y compris pour ce mémoire, c'est dans les discussions qui feront suite aux lectures que les réponses à mes questionnements vont se développer pleinement.

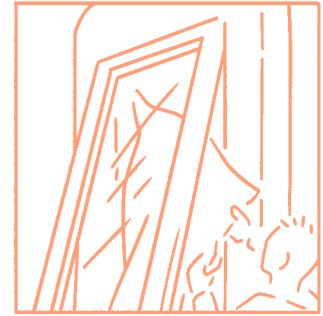
Une des choses les plus déprimantes quand on prend la mesure des différentes crises est de se retrouver projetée seule, avec l'impression que tout s'effondre, face à une catastrophe impossible à arrêter avec nos « petits bras ». Se regrouper ne permet pas que d'exécuter un certain nombre d'actions individuelles d'un coup ; cela permet de décupler le potentiel en une action collective d'envergure en adoptant différents rôles qui assurent un fonctionnement beaucoup plus efficaces. Et le courage, l'espoir et la joie, sont bien plus fortes que lorsque l'on est seules. Se regrouper c'est partager une expérience, créer du lien, dans un climat qui vise à renvoyer chacun-e à un groupe. Face aux rois et reines du « diviser pour mieux régner », nous devons nous regrouper pour mieux résister.

C'est dans la diversité et non pas dans la monoculture que se forge la résilience. Il est plus souhaitable de voir émerger une constellation de solutions plutôt qu'un unique système salvateur qui pourrait mettre tout le monde en péril à la moindre faiblesse.

Le fonctionnement capitalisme est une monoculture contre laquelle il faut semer pleins d'alternatives.

Mêmes dans la lutte, la pluralité offre de nombreux avantages. Le partage d'expériences, la diversifications des modes de luttes, la complémentarité des processus, l'imprévisibilité du nombre, et l'adaptabilité face à une rePRESSION de plus en plus présente mais aussi de plus en plus uniforme, car poussée dans ses retranchements.

Faire groupe nous permet de mettre en commun, de nous mettre en commun, et de se retrouver.



CRÉATION D'IMAGE ET UTOPIE DANS LA LUTTE



FAIRE EXISTER L'ENVIABLE DANS LA LUTTE



Au cœur des luttes écologistes, mais aussi des occupations d'usines, des grèves et des organisations militantes, on retrouve un enjeu très fort, celui de faire exister dans la lutte le monde que l'on veut voir advenir. Il émerge dans ces luttes et exemples d'auto-organisation, un microcosme où des principes sociétaux forts se créent. Des principes, loin des valeurs individualistes et compétitives du marché, qui promeuvent la solidarité, le soin, l'écoute. On sent alors une volonté de faire exister ces principes au delà du slogan, et d'arborer un sens éthique au sein même de la lutte. Il est incohérent de militer pour un monde plus juste, plus inclusif, si ce militantisme se fait en reproduisant des logiques de persécution et de domination, du système que l'on remet en cause. Lorsque ces

espace de luttes et de militantisme ne prennent pas le soin d'appliquer ce sens éthique, cela peut aboutir à des tensions, des scissions, voire des éclatements de ces espaces. Par exemple Marguerite Stern, militante « fémelliste » proche des milieux masculinistes d'extrême droite, avait refusé d'inclure la lutte pour le respect des droits des femme trans dans les combats des *Collages féministes* auxquels elle participait, caractérisant la transidentité comme un fléau à combattre. La militante a alors été écartée et les collages féministes ont pu continuer dans leurs combats pour les droits de toutes les femmes, et contre les TERFS¹.

1. Trans Exclusive Radical Feminist, militantes féministes qui ne reconnaissent pas les femmes trans comme des femmes et/ou comme devant prendre part au combat pour les droits des femmes. Dans certains cas, les "TERFS" considèrent les femmes trans comme des "hommes" souhaitant infiltrer les réseaux féministes pour mettre à mal ou agresser des militantes.



Collage féministe à Marseille, 2021



« Construction d'une charpente pour une future Cremzad. »
Entre Castre et Toulouse sur le tracé de l'A69, 2023

Les espaces de luttes peuvent pourtant devenir des zones d'expérimentation de l'utopie. C'est le propos qui est tenu dans le livre de Kristin Ross *La forme-Commune, La lutte comme manière d'habiter*. Il existe de nombreux exemples où l'on peut entrevoir un monde nouveau au sein des espaces militants. Un très bon exemple est celui de la ZAD (zone à défendre) de Notre Dame des Landes. Opposées à la création d'un aéroport près de Nantes, des militantes ont choisi de s'installer sur le terrain de construction pour bloquer

les travaux. Cette zone d'occupation est devenue le théâtre d'une autogestion, d'un micro modèle de société solidaire, assurant une forme d'autonomie alimentaire, organisant des assemblées pour prendre des décisions et s'ancrant dans le territoire pour exister en résistant aux assauts de la police. Simplement en s'opposant à des projets collectivement, en défendant des droits, du territoire, des corps, le regroupement permet la rencontre et ainsi donne une possible suite au mouvement. Des élans donnent place aux collaborations, entre membres de différents espaces sociaux, mais aussi avec le vivant non-humain. Tout ces liens, toutes ces relations qui se tissent, ce *kinship* ², est extrêmement important pour ce qui est du monde que l'on pourrait voir advenir. Pour sortir de l'individualisme, il faut trouver les autres. Ces espaces vont bien au delà de zones d'expérimentation, même si certaines se revendiquent en tant que telles. Ils sont de véritables espaces de résistances à la fatalité et au scepticisme, et offrent d'ores et déjà des moyens de vivre autrement à ceux qui le peuvent et le veulent.

2. kinship peut se traduire par amitié, parenté, C'est l'ensemble des lien qui nous unissent. Certains anthropologues utilisent ce mot pour parler des relations entre les humains, et les êtres qui les entourent, dans les sociétés animistes (qui considèrent tout ce ceux qui l'entourent avec importance).

De manière plus simple, on peut alors repenser la pratique de la création avec cette logique. Cela consisterait à faire exister dans ce que l'on crée un monde, ou partie d'un monde, que l'on veut voir advenir. Ainsi, réfléchir aux solutions que nous, créateurices, avons pour faire exister ce monde sur le papier et potentiellement dans une forme d'imaginaire commun. Quand je parle de cette idée, cela peut prendre la forme de narrations qui explorent et exposent des valeurs fortes, mais aussi plus simplement d'arborer un sens éthique au sein de sa pratique. Nous allons maintenant voir comment cela peut s'appliquer.

**Au sein des espaces de luttes, l'utopie prend forme.
Des espaces comme la ZAD de Notre Dame des Landes
sont des lieux où se créent des modèles de sociétés viables.
Ces lieux offrent la possibilité de faire exister d'autres mondes
qui arborent et rendent tangibles les valeurs
des causes qui les animent.**

LE CODE GRAPHIQUE D'UNE CAUSE

Dans l'image créée lors des manifestations, par des syndicats ou encore des associations, un certains nombre de codes graphiques sont employés pour ancrer les supports dans certains courants. Le violet/rose sera associé au féminisme, le vert à l'écologie, le rouge à la gauche ou l'extrême gauche, le noir aux collectifs de sans papiers mais aussi à l'anarchie et au bloc. On parle même de couleur politique pour renvoyer à une appartenance à un groupe ou parti. Cette codification permet, en manifestation ou lors de collages, une reconnaissance des groupes. Avant même de lire les propos affichés, on sait globalement si l'on va être d'accord, ou non. Quelque part ces codes créent une forme de démarcation implicite du message et cela risque d'enfermer ce dernier derrière des signes purement formels. Cela peut s'avérer problématique, quand

par exemple il favorise le détournement dans le cadre de greenwashing ou de pinkwashing¹. Le greenwashing signifiait initialement le simple fait de verdir un emballage pour que le produit qu'il contient semble plus "naturel", bon pour la santé, écologique. Aujourd'hui, ce terme renvoie à toutes les stratégies déployées pour rendre l'image d'une marque plus "responsable" voire même bonne pour l'environnement.

Ainsi inclure nos créations dans ces langages graphiques peut contribuer à enfermer nos productions dans des imaginaires déjà souvent convoqués, et parfois pour les mauvaises raisons. D'autant que certains imaginaires auxquels ces codes font appels peuvent être perçus négativement par certaines personnes et ainsi faire passer le message directement à la trappe ou lui valoir une lecture chargée en préjugés. Prenons par exemple une affiche invitant à se rassembler contre un projet de construction autoroutière. Si elle est vue par une personne qui a une perception négative des "écologues", et que l'affiche embrasse une identité clairement identifiable comme appartenant à ce mouvement, la dite personne pourrait

1. Le pinkwashing est l'utilisation des symboles de luttes LGBTQIA+ par des marques dans un but mercantile. Mettre son logo aux couleurs de la «pride» en juin, est une pratique désormais bien répandue, y compris dans des entreprises qui ne font rien pour la progression des droits des personnes queers.



Publicité Total Énergies

« Total possède une centrale éolienne à Marçlyck (à proximité de la raffinerie des Flandres, située à Dunkerque, en France). Mise en service en novembre 2003, ce parc totalise 5 éoliennes ! »

Al Gore S. (2020, 12 février).

Greenwashing : exemples de publicité à la stratégie verte !
Acteurs Durable

se dire qu'elle ne souhaite pas mener ce combat. Et ce, y compris si cette personne n'est pas favorable au projet pour d'autres raisons. Il est intéressant de se demander à qui on s'adresse. Si ce sont des personnes déjà sensibles à la cause concernée, pour qui l'utilisation de signes connus va pouvoir permettre d'identifier l'affiche dans la myriade de propositions, cela peut être efficace. Mais si l'on cherche à toucher un nouveau public, il est peut être plus intéressant d'aller chercher sur d'autres terrains graphiques, ou de tenter d'invoquer des codes nouveaux. Comme notre œil est sursaturé d'informations et d'images, nous prenons peu le temps de lire ce qui est autour de nous, d'autant qu'il s'agit pour la plupart de publicité. Chercher l'originalité, la chose qui fera qu'on s'attarde sur le visuel, est au cœur de la bataille visuelle qui fait rage dans nos mondes graphiques, et fait l'objet d'une révolution permanente qui rebat les cartes à chaque fois qu'une nouvelle possibilité originale est surexploitée et devient banale à son tour. C'est toute la démarche du « marketing » de trouver ce qui rendra la marque différente et identifiable. On peut alors se demander s'il faut appliquer la même démarche pour ce qui est de l'image dans la lutte. Car si on veut voir advenir un monde différent, pourquoi vouloir utiliser les mêmes outils que ceux que l'on combat aujourd'hui. Peut être est-il



Affiche d'Écolo, 1980, Wagner mp. (créa.)



Affiche féministes tant qu'il le faudra du NPA



Affiche de l'acte de 4 des sans papiers

plus intéressant de voir émerger des profils de créatrices d'images, des personnes qui cherchent à communiquer des messages au travers de leurs pattes, ou de leurs envies. C'est peut-être aussi ce qui permet d'atteindre d'autres personnes, d'émouvoir dans le but de mobiliser, dans un travail graphique plus personnel, issu d'un processus de création et d'une démarche artistique. Cependant, il ne faut pas minimiser l'impact qu'a une identité graphique efficace. Les identités des syndicats comme la CGT, Solidaires ou

d'organismes comme la Confédération Paysanne sont très facilement identifiable d'autant que souvent déployée sur des drapeaux. Le logo d'Extinction Rébellion, ou XR, est très intéressant car très facilement duplicable ce qui permet aux militantes de s'en emparer pour revendiquer des actions très facilement.

Les différentes causes s'ancrent dans des codes graphiques. Par la couleur, l'utilisation de symboles, ou la référence à une typologie d'image, on assiste à une forme d'identité graphique dans la lutte. Cette identité permet une identification claire, visuelle, de la mouvance à laquelle appartient un support graphique comme un tract, une affiche ou une banderole.

Il est intéressant de se demander à quel point ces codes segmentent les luttes, et à quel point ils peuvent mettre en péril l'adhésion à une cause lorsqu'ils sont associés à une perception négative du mouvement.

À quel point le fond est conditionné par la forme.

Ces langages peuvent toutefois être utilisée dans des optiques mercantiles de pink ou greenwashing. Peut être est-il intéressant de développer des langages graphiques plus personnels qui viendraient s'ancrer dans les luttes.

IMAGE DANS LA LUTTE

Avec les tracts, les pancartes, les banderoles, les affiches, l'image prend une place centrale dans les mobilisations et mouvements sociaux. Le recours au slogan et à son écriture est pour ainsi dire systématique. Des organismes comme Forme des luttes travaillent directement sur ce terrain avec l'objectif de lancer des appels à image sur des enjeux de lutte, comme celle contre la réforme des retraites en 2023 ou bien pour un cessez-le-feu à Gaza au moment où j'écris. L'idée est ensuite de mettre à disposition une banque d'affiches en accès libre sur internet, qui pourront ensuite être imprimées et collées par chaque personne qui le souhaite. Il y a ainsi tout un langage commun qui émerge et se développe autour des mouvements,



qui forme un paysage varié qui continue d'occuper l'espace même après les mobilisations, qui laissent affiches et stickers, images mémorielles, dans leur sillage. Les mobilisations de mai 68 ont laissé derrière elles un nombre d'affiches très important, et une esthétique très forte qui a vraiment fait émerger un langage de la lutte et participe à l'imagerie culturelle autour des mobilisations sociales. Avec un visuel simplifié pour marquer efficacement les esprits, une monochromie presque systématique induite de la technique d'impression utilisée par les étudiant·es : la sérigraphie. On observe parfois même la création d'identité visuelle, en passant par les syndicats et associations qui s'identifient, par des couleurs et signes graphiques forts. On pense par exemple au triangle rose de Act Up et à toutes les communications graphiques autour de leurs campagnes qui détournent les codes de la pub pour servir leur message. Ce triangle rose vient du signe cousu sur les uniformes des personnes désignées homosexuelles envoyées dans les camps de concentrations, signe de stigmatisation tout comme l'étoile juive ou encore le triangle rouge communiste. Une lutte peut se retrouver autour d'un objet, d'un signe, qui unifie et rend reconnaissables les gens qui y prennent part. On peut citer par exemple les casseroles pendant



Affiches d'Act Up diffusées dans le courant des années 1980.



Affiches des révoltes de mai 1968.

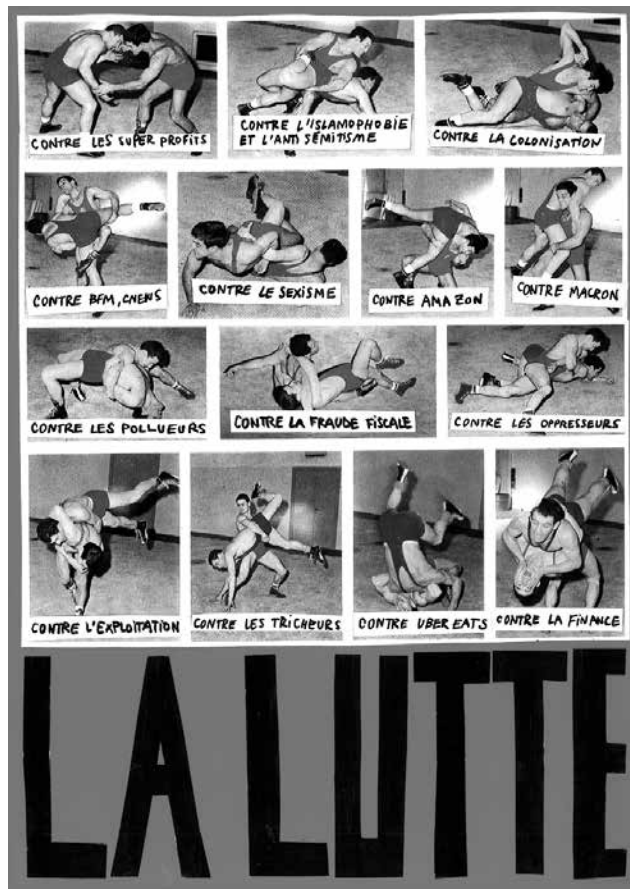


la réforme des retraites en 2023, les parapluies de Hong Kong en 2014, ou bien encore le célèbre gilet jaune. Il y a différents facteurs qui ont fait de ce dernier un symbole si fort. D'abord, son accessibilité : quasiment tout le monde à un gilet jaune, on irait pas jusqu'à dire que c'est un objet du quotidien mais on y est presque. Aussi, c'est un objet qui est extrêmement visible, un vêtement, réfléchi pour réfléchir, justement, la lumière et qui touche à un champ sémantique de la voiture, de l'accident, et fait un lien avec l'augmentation du prix de l'essence à l'origine de ce mouvement. Ce signe a donné lieu à des images et des souvenirs forts de ce mouvement, de par justement sa reconnaissabilité. Comme développé dans une master class de Geoffrey Dorne sur le media blast, les outils de révolte ont un usage à la fois pratique et symbolique. Le parapluie utilisé à Hong Kong dans les manifestations a donné le nom de "révolte des parapluies". Utilisé pour contrer la vidéo surveillance, protéger des lacrymos et des projectiles, mais aussi pour servir d'arme lors des affrontements avec la police, il est devenu le symbole du mouvement de protestation. Sa forme reconnaissable en a aussi fait une icône facilement reproductible sur des affiches ou des tags. La Fédération du Parapluie Rouge a elle aussi, comme son nom l'indique, repris cet objet comme symbole. Cette

fédération est un regroupement de plusieurs associations et collectifs de santé communautaire défendant les droits des travailleur-se-s du sexe (TDS) en France. Elle compte notamment parmi ses membres le STRASS, Syndicat du Travail Sexuel qui arbore aussi la symbolique de l'abri convoquée par le parapluie rouge.

Pour autant, l'intérêt visuel des espaces comme les manifestations ne se situe pas que dans une sorte d'identité visuelle thématique. Par la pancarte, les costumes, les chars, les structures, les cortèges apportent une dimension composite. On ne fait pas face à une expertise de l'image, toute personne doit pouvoir se sentir légitime à écrire de la manière qu'elle le souhaite sur sa pancarte. Même des collectifs comme Formes des luttes, favorisent un paysage divers. Ce qui est intéressant, c'est qu'on sort de l'espace de création conventionnel, chacune ne se demande pas avant d'écrire sa pancarte si elle écrit assez bien pour crier sa revendication ou sa colère.

*Affiche de Melissa De Vincenzo,
2024, disponible sur
<http://formesdesluttes.org/>*

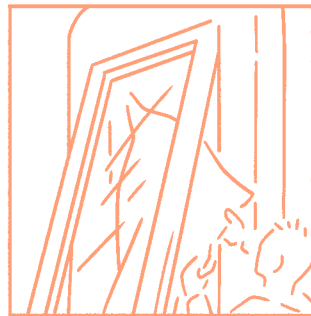


**L'image est au centre des mobilisations.
Il émerge un véritable langage de la manifestation,
dans les sillages de mai 68, en passant par Act up
ou au travers de collectif comme Formes des luttes.
C'est aussi parfois l'objet qui fait symbole, à la manière
du gilet jaune ou du parapluie, et qui donne lieu
à des images très fortes. L'utilisation d'objets détournés
pour servir un intérêt militant est aussi chargée d'une
importante symbolique, et peut ainsi devenir un signe.
L'importance de l'image dans les mobilisations est permise
par le fait que chacun·e se sentent libre de créer,
de crier par le visuel, et cela ne doit pas être le monopole
des professionnels de l'image.**

REPRENDRE L'ESPACE GRAPHIQUE

Le terme d'affichage sauvage expose le fait qu'il existe un affichage domestiqué : celui de la publicité. Un espace contrôlé, au service de son maître, comme un chien bien dressé, bien sage derrière sa vitre, éclairé pour être montré à toustes. Mais une image peut aussi montrer les dents. L'intrusion du graphisme dans l'espace urbain se fait majoritairement dans la publicité. Ces images sont omniprésentes, comme une toile de fond faisant partie du décor de nos vies. Mais elles en deviennent parfois invisibles, et ainsi potentiellement plus insidieuses. Le fait que ces espaces publicitaires soient les lieux de rencontre privilégiés entre les habitantes des villes et la création visuelle est un constat assez triste. Mais des personnes mènent un combat contre cette pollution visuelle, individuellement ou collectivement. Allant du trait de marker jusqu'au démontage de panneau JCDecaux, il y a différents moyens et degrés

de démarches anti-pub qui organisent des modules de riposte graphiques. Il est assez facile et ludique de saboter une publicité, pour faire rire, passer un message ou juste gêner la lecture et empêcher la propagation du message publicitaire. Au



travers du collage, l'organisation Attac a mené des actions contre Amazon lors du black friday. Dénonçant l'évasion fiscale du groupe et sa politique sociale et écologique désastreuse, des affiches « Hors service » ont été placardées sur les « lockers », des casiers servant à retirer ses colis. Lorsque l'on se rapproche, on comprend que l'action a une visée symbolique, mais sans prendre le temps de regarder, les casiers semblent inutilisables.

Le collage en lui même, sans être directement anti pub, est déjà un mode de réappropriation de l'espace urbain. Il ne sabote pas la publicité, il utilise d'ailleurs parfois les mêmes codes pour faire passer son message. Ce collage « sauvage » est libre, tout peut s'y passer, c'est un espace d'expression pour la lutte au moyen graphique. Les collages

féministes possèdent une identité forte, car directement reconnaissable, et même si les affiches sont souvent arrachées, il en reste toujours un bout, tenace, qui nous indique qu'ici, sur ce mur, quelqu'une a crié ces lettres. Les photos, prises directement après le collage et souvent postées sur les réseaux sont des images très fortes. Ce qui fait cette force, ce n'est pas seulement le message, c'est aussi la démarche qui témoigne de l'investissement des militantes.



Intervention d'attac sur des « lockers » d'amazon, 2023

*Une affiche pour toucher l'autre
ne doit pas chercher à communiquer
(terme dévoyé par la pub) mais
à subvertir avec bonheur le regard.
Les affiches que nous aimons faire
n'ont presque plus de place ou d'avenir
avec les lois et les prix exorbitants
des supports privés qui interdisent
le collage sauvage.
Il n'y a plus d'affichage public ;
il n'y a que des messages payants.*

Graphistes Associés
RÉPONSE AUX QUESTIONS D'UN ÉTUDIANT ALLEMAND
1998

Certains collectifs orientent directement leurs actions contre la publicité et les différents modules JCDecaux présents dans toutes les grandes villes françaises et même dans d'autres pays comme la Belgique. L'avantage des monopoles dans le secteur des « sucettes » ou panneau publicitaire, car il y en a bien un, est la standardisation

des modèles de panneaux. Ainsi chaque type de caisson possède sa méthode d'ouverture, mais une fois ces types d'ouvertures décryptés on peut ouvrir n'importe quelle su-cette. Les clefs qui permettent leurs ouvertures sont elles aussi standardisées et il est possible de se les procurer sur des sites de grandes distributions, certaines personnes les fabriquent même lorsque leur compétences le permettent. une fois le caisson ouvert, on peut éteindre les lumières, retirer les affiches de pub mais ce qui est intéressant, c'est d'y mettre autre chose. En amont d'une sortie, un grand nombre d'affiches sont produites manuellement. Des affiches qui arborent des messages militants ou qui souhaitent simplement apporter un peu de beauté dans la ville. Ces affiches sont alors introduites dans les caissons de publicité. On peut aussi tailler des images au cutter dans des affiches déjà présentes laissant la lumière passer au travers des traits que l'on trace. Lors de ces sorties, l'organisation et la mobilité du groupe est extrêmement importante, car si la plupart des passants ne font pas forcément attention voire soutiennent l'action, cela reste illégal et il est donc nécessaire de passer au travers des voitures de police. Les affiches déposées dans les caissons sont très visibles, et restent généralement suffisamment longtemps pour être vues par beaucoup de passants et passantes.



Affiches en train de sécher avant d'être placées dans des panneaux.



*Panneau publicitaire saboté lors de la manifestation
du 1^{er} mai 2024*

Ce détournement des affichages urbains permet de lutter contre la saturation des villes par la publicité, tout en servant une multitude de messages sans orientation particulière si ce n'est qu'elles sont contre le système. Le paysage laissé derrière une action de ce type est alors florissant des diverses pattes graphiques, messages, et couleurs.

I. Kronlund S.,
De Rauglaudre
T., Chanel A.,
Couppé Z.,
& Martin H.
(2023, 13 nov.).
*La tentation du
sabotage.*
France Culture.

Mais les affiches posées ne restent pas longtemps. C'est un mode d'action non violent qui se réalise assez facilement, sans gros risques et donc assez accessible. Son impact est réduit et nécessite une implication régulière des activistes. Lors des manifestation, les espaces publicitaires font partie des éléments que le bloc se permet de détruire. L'idée est alors de rendre les panneaux inutilisables, de casser les vitres, arracher les affiches et endommager la structure interne afin que l'entreprise n'ait d'autre choix que de la remplacer. Pendant certains mouvement, comme celui contre la réformes des retraites en 2023, des sucettes ont été cassées et l'étaient à une telle fréquence, qu'elle n'étaient plus remplacées ¹. Pendant un temps, l'espace urbain était moins saturé de publicité.

En partant du postulat que l'espace graphique urbain est majoritairement occupé – pour ne pas dire envahi – par la publicité, comment reprendre cet espace ? Le collage offre une possibilité de remettre la parole citoyenne au cœur de l'espace public et de crier sur les murs. Et pendant que certaines s'expriment, d'autres bloquent la propagation des messages publicitaires en adoptant des postures anti-pubs. On peut même faire les deux en même temps en ouvrant les sucettes et affichages d'abribus pour retirer les publicités et y glisser des affiches de notre crû. Dans une posture plus radicale, on pourrait estimer légitime le fait qu'il n'y ait plus de publicité dans les villes et dégrader de manière permanente les infrastructures qui permettent ce matraquage visuel.



Please don't scroll. S'il te plait ne scroll pas.

Scroller, c'est un anglicisme qui se traduit par défiler. C'est faire glisser son doigt du bas vers le haut sur son téléphone, c'est faire rouler la molette de sa souris pour descendre. Pour passer à l'information suivante. Sur tik tok, ou instagram, c'est passer à la vidéo suivante.

Please don't scroll. S'il te plait ne scroll pas.

Scroller sur ces plateformes, c'est un réflexe, c'est irrésistible. On se fait happer, en cliquant sur un si petit onglet.

Please don't scroll. S'il te plait ne passe pas à la vidéo suivante.

Pour mon shot de dopamine, je scroll, dans mon lit. Après une journée de sursollicitations je scroll, je m'hypnotise, je vois des vidéos de pleins de choses et je ne retiens rien.

Chaque vidéo me fait oublier la précédente : une méthode pour fabriquer du diesel à partir de plastiques, un chat qui a de toutes petites pattes, des américains qui se cassent la gueule dans leurs immenses maisons, des politiques qui présentent leurs idées avec des musiques de Hanz Zimmer en fond.

Please don't scroll. S'il te plait ne scroll pas, regarde moi.

Dans mon hypnose je me fait interpeller.

Please don't scroll. S'il te plait écoute.

Je me recule, je ne peu plus m'abandonner pour oublier le monde.

Please don't scroll. S'il te plait entend ma tristesse.

Le réel revient me chercher, dans mon monde occidental protégé.

Please don't scroll. S'il te plait, si tu scroll, je disparaïs.

Je ne peux pas ignorer, j'écoute.

Please don't scroll.

*S'il te plait, je meurt, tout le monde meurs,
tu es loin, mais mon fils aimait danser. Ma fille aimait chanter.
Mes enfants t'interpelle, en anglais, ce n'est pas leur langue,
mais regarde comme elles sont vivantes.*

Please don't scroll.

*Ne nous oublie pas, nous filmons notre mort
car c'est tout ce que nous pouvons faire.*

Please don't scroll.

*Fais ton possible pour nous aider, enregistre le lien, met en story,
partage pour que d'autres personnes nous voient.*

Please don't scroll.

*Si tu scroll, l'algorithme ne nous mettra plus en avant.
Nous redeviendrons invisibles,
des chiffres abstraits contestés par certain-es qui justifient l'injustifiable.*

Please don't scroll.

*S'il te plait, combien de temps nous reste-il
avant de nous faire effacer ?*

*Combien de temps avant que ces vidéos disparaissent
et soient invisibilisées, supprimées par les plateformes.*

Please don't scroll.

S'il te plait, tu ne peux pas grand chose, mais n'oublie pas.

Ne nous oublie pas,

fais ce que tu peux pour trouver les autres.

Pour trouver ceux et celles qui peuvent agir.

Parle de nous, fais entendre nos voix.

Tu trouveras peut être comment faire plus.

Please don't scroll.

S'il te plait souviens toi, que nous avons crié.



A CEASEFIRE IS ALL I WANT FOR CHRISTMAS



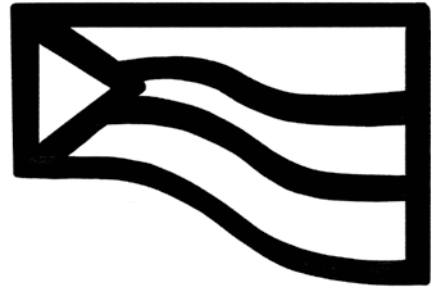
ON VA

VOUS

FAIRE

LA

PAIX!





EXERCER ET LUTTER



POSITIONNEMENT DES CRÉATEURICES



Les productions des graphistes et illustrateurices découlent très souvent de la commande. C'est le mode de fonctionnement privilégié de ces métiers, et c'est ce qui permet d'être viable économiquement. Ainsi la créateurice n'est pas souvent à l'origine du propos servi par ses compétences. Cela ne veut pas forcément dire que ce n'est pas un message avec lequel est d'accord, ni que la production qui en émerge ne porte aucune trace de réflexion de fond de la part de sa créateurice. Pourtant, il ne faut pas nier que la plupart de ce qui est créé a vocation à faire vendre d'avantage.



« Les marques sont l'un des moyens par lesquels les designers alimentent la consommation continue de biens, et même une marque bien conçue pour un musée utilise toujours la même logique de marque pour vendre plus de billets, plus de marchandises, pour augmenter la visibilité, pour faire plus de profit, perpétuant ainsi le récit selon lequel tout a besoin de marque. »



Ruben Pater
*CAPS LOCK, HOW CAPITALISM TOOK HOLD
OF GRAPHIC DESIGN AND HOW TO ESCAPE FROM IT*
VALIZ, 2021

Le travail des créateurices d'images, et en particulier des graphistes, au sein du système capitaliste consiste à faire vendre. Même si cela se fait au travers de recherche esthétiques, de belles typographies, de soucis de compositions et de principes théoriques sensibles parfois très poussés,

c'est quasi exclusivement aux marques que servent ces compétences. Cela pose alors la question de « qui créé pour qui » ? Même dans le cas de commande pour des institutions culturelles, des ONG, des associations, cela participe à l'idée que tout doit être vendu.

*Un grand nombre
de graphistes produit
des messages auxquels il ne croit pas,
sans y mettre d'exigence artistique,
en calquant l'idéologie et les méthodes
des commanditaires. C'est le domaine
de la publicité rempli d'irresponsables
visuels corrompus par l'argent,
le confort petit-bourgeois et l'illusion
de côtoyer le pouvoir.
Aujourd'hui dans les pays développés,
il y a saturation et pollution visuelle
des espaces publics et privés
par les images*

*(sans imagination ni invention)
de la consommation de masse.
La grande majorité des graphistes
participe à ce mouvement
qui abîme le regard et l'intelligence
de leurs concitoyens.*

Graphistes Associés
RÉPONSE AUX QUESTIONS D'UN ÉTUDIANT ALLEMAND
1998

Le paysage graphique des villes est aujourd'hui beaucoup constitué de publicité. Des productions qui découlent et engendrent d'une manière ou d'une autre l'exploitation du vivant au profit de la croissance du capital. On pourrait alors refuser d'y participer, ce qui abouti à de grosses contraintes économiques car il est très dur de faire la fine bouche lorsque l'on est graphiste ou illustrateur. Pour autant, travailler pour des organismes destructeurs lorsque que l'on est conscient de l'impact et ainsi aller contre son éthique est une situation très usante. À titre personnel, j'ai travaillé pour une graphiste qui m'a fait faire de la sous-traitance. Lorsque j'ai dû réaliser une plaquette de présentation pour un groupe prônant l'ultra libéralisme

et l'extractivisme comme une fierté entrepreneuriale, je me suis posé la question de ce à quoi je mettais au service mes compétences. Refuser cette commande impliquait de perdre ce travail. J'ai donc travaillé avec la boule au ventre, jusqu'à ce que je ne puisse plus tenir. La dissonance était trop forte, j'étais en panique profonde et j'ai décidé d'arrêter. J'ai pu le faire car je ne dépendais pas de cette activité pour vivre. J'ai pu le faire car ce sont mes parents qui payent mes études pour le moments. Pouvoir choisir les institutions pour lesquelles on travaille est un privilège. Si je dépendais de ce travail pour vivre, j'aurais du continuer, et je me serais retrouvé dans une situation de tenaille qui aurait sûrement eu des conséquences très négatives sur ma santé au long terme. Cette situation à laquelle j'ai goutté est probablement un dilemme auxquels font face de nombreuses graphistes. Ce constat est même extensible à beaucoup de métiers. Ce n'est pas quelque chose auquel je souhaite faire face régulièrement, ce qui me pousse à rechercher d'autres champs de créations possibles pour continuer à faire ce que j'aime et en vivre. Je n'ai pas envie de me battre pour des miettes en concurrence avec mes pairs, j'ai envie de servir d'autre messages. Et si cela n'est pas compatible avec mon éthique, je chercherais au delà de la création pour subvenir à mes besoins.

*Je rends responsable l'immense
majorité des graphistes qui,
par leur servilité et leur lâcheté,
participent dans leur travail
à l'accroissement des inégalités,
de la misère sociale,
à la dégradation de l'environnement
par la surconsommation de masse
et à la résurgence du culte
de la personnalité.*

*Je les rends responsables,
par la médiocrité des formes
et des contenus qu'ils produisent,
de la dégradation de l'esprit humain
et du respect de soi.*

*Je les rends responsables
de la métamorphose monstrueuse
du citoyen en consommateur.*

*Et cela ne me console pas de savoir
qu'ils disparaîtront eux aussi
dans la tourmente sociale, économique
et écologique qu'ils nous préparent.*

Vincent Perrottet
TEXTE I
VINCENTPERROTTET.COM

70

Comme dit précédemment les créateurices sont souvent traversées par les messages qu'ils servent. On se retrouve alors, dans la lutte, avec une posture de l'ordre d'un mégaphone visuel. Mettant leur compétences au services de celles et ceux qui n'ont pas eu la possibilité ou l'envie de les acquérir. Pourtant, ces compétences doivent pouvoir circuler au travers de communs et profiter à chacune, et non être le monopole d'une guilde à part qui ne ferait bénéficier ses compétences qu'à ceux qui peuvent le payer ou qui serait « validé » par les créateurices. Il est important de créer des espaces de partages de savoirs, pour faire en sorte d'offrir la possibilité d'acquérir des compétences au maximum de personne. C'est bien aux personnes détentrices de ces connaissances de s'assurer de leur transmission au travers d'ateliers ouverts par exemple. Et la maîtrise de ces savoirs

ne doit pas non plus être une condition à l'exercice de la création. Comme évoqué dans la partie *Image dans la lutte*, chacune doit pouvoir se sentir légitime à créer et délivrer son message peut importe sa maîtrise des outils. Ce qui rajoute à la question du « qui crée pour qui », posée précédemment, « avec la langue et les compétences de qui ? » Sous entendu, à qui s'adresse le message et comment lui parle-t-on. C'est là qu'intervient la question du langage, graphique plus particulièrement. Un graphisme très maîtrisé, cadré, répondant aux règles de mise en page renverra une image très institutionnelle. Une lisibilité et une accessibilité à l'informations rendu possibles par les règles de bases est tout à fait souhaitable. Toutefois, elles pourraient aussi enfermer la création dans des règles rendant l'exercice de graphisme impraticable pour qui ne maîtrise pas les codes. Le langage qui émerge dans les mondes de l'éditions alternative du fanzine et de l'auto édition, ou d'une création amatrice — sans jugement de valeur — renvoi un aspect totalement différent et tout à fait intéressant. L'importance de la circulation de ces compétences et d'une acceptation de l'amateurisme dans la création graphique sont des manières de s'assurer que ce ne sont pas toujours les mêmes personnes qui parlent. L'expression par des moyens graphique ne doit pas être un privilège. Il faut se deman-

der qui aujourd'hui dans la population peut réaliser des études artistique ? Qui peut s'assurer d'un filet de secours dans ces métiers instables de la création ? Même juste en se posant la question de l'accès aux études en France, on constate que les inégalités s'exercent aussi dans ce milieu. Il est déjà difficile de vivre de la création graphique, mais vivre de la création graphique sans formation préalable est encore plus compliqué. Ce simple fait permet de questionner la légitimité des graphistes comme messagers et messagères. Est-ce aux graphistes de parler pour les autres, depuis leur position potentiellement privilégiée ? Car si l'on peut se renseigner et commencer à maîtriser certains sujet, le risque est de se trouver déconnecté-e d'enjeux réels et potentiellement d'adopter des postures incohérentes voir problématiques. Le fait d'acquérir des connaissances sur des questions militantes peut toutefois aider dans le cas où l'on prend part à des projets militants au côtés de personnes directement concernées par les problématiques. J'avais pu assister au lancement du premier numéro de la revue *Plurivers décoloniser le changement climatique*, en mars 2024, et Malcolm Ferdinand, ayant pris part au projet, à eu une intervention très intéressante. Je vais paraphraser son propos que je n'avais que recueilli sous forme des notes. Il avait déclaré qu'on ne résous pas les problème

d'oppression et d'invisibilisation en invitant les personnes opprimées et invisibilisées à la table des discussions, mais en déconstruisant la table et en la reconstruisant pour et avec ces personnes. Ce propos est très intéressant pour deux choses. Déjà qu'il ne faut pas attendre l'invitation des espaces de diffusion conventionnels pour tenter de diffuser un propos qui ne l'a pas ou trop peu été jusqu'alors. Et ensuite qu'il est extrêmement important de penser et créer ces espaces avec les personnes concernées, car les anciens espaces comportent encore en eux les mécanismes qui ont fait l'invisibilisation et la discrimination de ces personnes. Même un groupe compétant avec les meilleures intentions du monde peut commettre des maladroites — ou pire — si elle ne s'encre pas dans le problème depuis le point de vue des personnes concernées. Je ne pense pas qu'il faille pour autant réserver le fait de parler de ce genre de choses qu'aux personnes concernées, il y a un équilibre à trouver. Je n'ai pas besoin d'être racisée pour dénoncer le racisme ambiant, je ne vais pas pour autant faire une bande dessinée sur l'expérience du racisme. Ce n'est pas quelque chose que j'ai vécu dans ma chair, et je ne pense ainsi pas être en mesure d'en parler correctement. Si une personne racisée faisait appel à mes services pour en parler, et qu'elle adoptais un rôle de direction du projet où je ne ferais que

de l'exécution graphique en dialoguant avec cette personne, cela serait plus envisageable. Même si je reste convaincu que faire appel à un·e créateur·rice racisé·e serait beaucoup plus pertinent car elle parviendrait beaucoup mieux à retranscrire les enjeux propre à ce combat qui est aussi le sien. Mais beaucoup de sujets ont été occultés et le sont encore en raison de l'inaccessibilité des canaux de diffusion aux personnes capables de parler de leurs combats. Quand je parle des canaux de diffusions, je parle des médias au sens large, livres, journaux, radio, bandes dessinées, et une multitude d'autres supports, qui restent encore trop inaccessibles aux différentes minorités, car enracinés dans le même schéma de dominations qui traversent notre société. Toutefois il est important de souligner que certains médias d'information, maisons d'éditions, ou journaux, tentent de changer la donne. Lors de cette même soirée de lancement, il a été évoqué qu'un premier travail de recherche de lien entre combat écologique et décolonial avait été diffusé il y a quelques années dans une revue écologiste existant depuis plus de 60 ans ; c'était la première fois en 60 ans que cette revue parlait de décolonialisme. Pendant trop longtemps et encore aujourd'hui les mouvements écologistes restent silencieux sur les questions antiracistes, décoloniales, ce qui favorise l'exclusion des personnes concernées de ces luttes.

Si l'exigence antiraciste était prise en considération dans la lutte contre les Grands Projets Inutiles dans ou près des quartiers populaires, cela permettrait de faire voler en éclat la fausse opposition entre enjeux dits sociaux et enjeux dits environnementaux.

Les habitants des quartiers populaires seraient plus enclins à rejoindre les mouvements écologiques, et l'écologie serait un peu plus populaire qu'elle ne l'est actuellement.

Fatima Ouassak
POUR UNE ÉCOLOGIE PIRATE, ET NOUS SERONS LIBRE,
LA DÉCOUVERTE, 2023

Il ne faut pas s'accommoder de ces situations si nous ne sommes pas directement concernées. Lorsque l'on agit dans ces canaux de diffusion, qu'on a le privilège d'en faire partie, c'est un enjeu crucial que d'assurer, a minima,

une représentation des personnes menant des combats et subissant des discriminations invisibilisées, et aux mieux de faire en sorte que ces canaux soient le plus accessibles possibles pour que ces personnes n'aient plus besoin de faire appel à ceux qui ont les clefs pour leur ouvrir ces portes. La question qui est posée là c'est la question de la représentation, qui est une question interrogeant aussi le système de représentation politique. Est-ce que l'on veut que ce soit des hommes blancs, cis, hétéros et sans handicap qui parlent au nom de toutes celles et ceux qui ont plus difficilement accès au pouvoir politique, ou est-ce que l'on travaille à rendre les espaces de décision collectifs et accessibles à toutes. Un graphisme enviable ce n'est pas un graphisme qui parle pour les autres, c'est un graphisme qui laisse les autres parler. C'est aussi un graphisme qui écoute les voix qui semblent loin et qui milite pour qu'elles puissent se faire entendre.

Pour revenir un peu à la position des créateurices d'images, j'aimerais parler des créateurices militantes. Cette posture de « graphiste militant », exerçant un « graphisme social », ou créant des « œuvres engagées » est intéressante, il faut se demander ce qu'elle raconte. On emploie ces termes pour parler des personnes qui mettent

leurs compétences au service de causes militantes. Dans mes cours de culture du graphisme on m'a parlé de Grapus, de Vincent Perrotet, de Sébastien Marshal, j'ai ensuite pu découvrir des collectifs comme Bye Bye Binary, Formes des luttes ou Ne rougissez pas. Ce sont des postures tout à fait enviables et importantes dans la lutte, pourtant il faut bien insister et relativiser leur rôle. Les créateurices créent des outils/images, mais la partie la plus importante, c'est comment les personnes qui militent s'emparent et réinvestissent ces outils dans la lutte. Bye Bye Binary met à disposition des fontes inclusives, comme l'Adelphe que j'utilise ici comme police de labeur, avec des glyphes inclusifs que j'utilise par moment (voir la partie *Pourquoi cette écriture inclusive*). Cette typothèque est mise à disposition, et libre à chacune de s'en emparer et de les utiliser pour servir ce projet de dé-binarisation de la langue Française. Les affiches du collectif Formes des luttes prennent sens lorsqu'elles sont imprimées et collées par les militantes. Les ateliers de sérigraphie proposés par Ne rougissez pas existent parce que des personnes s'y rendent pour apprendre la technique. Ainsi les créateurices ne sont pas les « sauveuses » de l'humanité, elles participent à l'effort collectif. Comme les gens qui préparent à manger lors des mobilisations, comme ceux qui animent des débats, ou

comme ceux qui s'occupent de répondre juridiquement aux interdictions de manifester ; les créatrices d'images servent graphiquement les mobilisations. C'est jusqu'ici que s'étend le pouvoir des créatrices engagées. Si ces personnes souhaitent avoir plus d'impact, ou avoir un impact plus direct c'est dans des actions de militantisme et de résistance que cela se passera.

74

« Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans les Pays-Bas, des résistants - dont le graphiste Willem Sandberg - ont incendié l'administration municipale d'Amsterdam, où l'on tenait des registres détaillés des habitants et de leur religion. La destruction des documents administratifs a permis à de nombreux habitants juifs d'échapper à la déportation. »

Ruben Pater
*CAPS LOCK : HOW CAPITALISM TOOK HOLD
OF GRAPHIC DESIGN AND HOW TO ESCAPE FROM IT*
VALIZ, 2021

C'est dans sa participation à cet acte de résistance que Willem Sandberg a dépassé son rôle de graphiste. Si nous souhaitons adopter une posture plus radicale, nous pouvons alors passer de créatrice militante à créatrice ET militante.

L'artiste invite les regardeurices à se saisir littéralement d'un des pavés, objet de l'espace "rue" qu'elle a rapporté dans l'espace muséal.



Dans ce geste qui rappelle évidemment mai 68, l'artiste voudrait convoquer la question de la lutte et du rapport au pouvoir.



L'artiste encourage également à sortir de l'espace de monstration en emportant un des pavés. Dans cette invitation à la transgression, l'artiste donne à voir un retournement du ready-made et dans un même temps fait un pied de nez aux institutions



et au monde de l'art qui sacralisent l'œuvre.

Puis l'artiste encourage les visiteurices à enfiler cette cagoule afin de ne pas être reconnues...



...avant de jeter l'œuvre dans la vitrine de cette banque.



Enfin l'artiste suggère aux spectateurices devenues acteurices de courir le plus vite possible et de refuser la comparution immédiate en cas d'arrestation.



Koko n'aime pas le Capitalisme, Tienstiens, 2022, Bandes Détournées.

Certain·es graphistes participent au système capitaliste notamment en perpétuant l'idée que tout doit bénéficier d'une identité, être marqué, pour être vendu. Refuser de servir ces intérêts pourrait faire partie d'une éthique personnelle, mais elle implique de trouver l'équilibre avec une viabilité financièrement, et pouvoir choisir entre les commandes peut témoigner d'une forme de privilège. Il existe des créateur·ices engagé·es créant pour l'activisme et la lutte, et qui ont un impact positif sur le monde et les personnes qui les entourent. On peut toutefois réfléchir à l'intérêt que nous avons à perpétuer cette concentration des savoirs dans quelques mains, plutôt que de viser une circulation des compétences et aptitudes. Il me semble important de favoriser cette porosité des savoirs pour éviter de faire exister une caste de créateur·ice, à part. Ce groupe serait alors en contrôle de choisir à qui il fait profiter ses compétences, et potentiellement de les vendre aux plus offrants, des gens pour beaucoup déjà en position de domination. Tout le monde devrait pouvoir s'exprimer par les canaux graphiques. Et les personnes en possession des moyens de création graphique doivent pouvoir dépasser cet « art engagé », et prendre par leurs combats militants car ces combats ont de l'importance, et probablement plus qu'une affiche, aussi engagée soit elle.

INDÉPENDANCE ET AUTO-ÉDITION



De plus en plus la question de l'indépendance des médias et du pluralisme dans la presse prend de l'importance. La concentration de nombres de médias dans les mains de quelques milliardaires ne semble pas rencontrer d'obstacle pour le moment. Et le contrôle des médias par les ultras riches s'étend aussi dans le domaine du livre et de l'édition. En avril 2022, le groupe Bolloré lance la procédure de rachat du groupe Lagardère lui permettant d'acquérir entre autre, Europe 1, le Journal du dimanche mais aussi Hachette Livre ¹. Déjà propriétaire d'Editis, le groupe Bolloré aurait donc eu la main sur les deux plus grosses structures d'éditions française. Les autorités antitrust de la commission européenne ont heureusement conditionné cette acquisition à l'abandon de la filiale Editis ² afin d'éviter une telle concentration, ce qui n'empêche pas un forme d'influence déjà bien marquée. En avril 2024, La respon-

sable à la tête des éditions Fayard a été écartée de sa fonction car elle s'opposait à l'arrivée de l'éditrice Lise Boëll à la tête de de Mazarine une autre maison d'édition du groupe Hachette. Lise Boëll avait publié les livres d'Éric Zemmour ³ et arrivait avec une flopée d'auteurs et d'autrices d'extrême droite. Ce n'est qu'un exemple parmi une épuration progressive du groupe suite au changement de décisionnaire, et dans un projet politique de diffusion idéologique bien plus grand de l'empire Bolloré. Ce constat montre bien l'importance de l'émergence de médias et de maisons d'éditions indépendantes, et même d'un développement des pratiques d'éditions alternatives passant par l'auto édition.

« Les grands groupes, s'ils étaient dans une logique de profit, avaient aussi conscience qu'il leur fallait être compétitifs dans le domaine intellectuel et produisaient



1. Houot, L. (2022, 17 février). *Pourquoi le projet de rachat d'Hachette par Vincent Bolloré inquiète le monde du livre*. Franceinfo.

2. Vulser, N. (2023, 27 juin). *Fusion avortée entre Editis et Hachette : comment les rêves de grandeur de Bolloré se sont envolés*. Le Monde.fr.

3. (2024, 16 avril). *Hachette Livre licencie Isabelle Saporta à la tête de Fayard pour « différends stratégiques »*. Franceinfo.

*beaucoup d'excellents livres.
Grasset et surtout Fayard,
les deux maisons phares de Hachette,
publiaient certains titres
qui n'auraient pu sortir
que de presses universitaires
aux États-Unis ou en Angleterre.
Même si, à l'intérieur des grands
groupes, les éditeurs étaient soumis
à la pression constante
de leur direction, ils pouvaient
s'abriter derrière les indépendants
pour défendre la nécessité de maintenir
un niveau plus élevé que leurs
équivalents dans d'autres pays. »*

André Schiffrin
LE CONTRÔLE DE LA PAROLE, L'ÉDITION SANS ÉDITEURS, SUITE,
LA FABRIQUE ÉDITION 2005

L'existence d'autres réseaux d'éditions et de diffusion permet non seulement l'émergence de démarches et de propos apportant un contre-pouvoir, mais aussi de permettre à des publications souhaitables de paraître au travers des grosses structures. Le propos tenu dans cet extrait est cependant à relativiser car la situation a évolué depuis 2005. Le rachat de Hachette par Vincent Bolloré s'inscrivant dans un projet de contrôle sur la sphère médiatique, on peut se demander où se trouvera le curseur entre le maintien d'une concurrence sur des parutions d'un « niveau plus élevé », la diffusion d'idées d'extrême droite, et la censure des propos trop critiques des idées du groupe. En tout cas, il y a un risque d'une épuration des équipes de ces entités détenues par des milliardaires de droite et d'extrême droite. Soit pas le biais de censure, de départs forcés et de licenciements, soit simplement par le départ choisi de personnes ne souhaitant pas servir les intérêts idéologiques et financiers mis en œuvre. Refuser d'appartenir à ce monde, c'est choisir d'aller vers des modes de productions plus indépendants. Ce qui recoupe en fait un très large spectre de façons de produire allant d'exemples très proches du fonctionnement de grosses structures, à des pratiques d'autoédition. Si je part avec tous les dégoûtés il ne restera que les dégoûtants comme dirait Médine mais

faut-il encore que les productions des dégoûtées touchent plus de personne que celles des dégoûtants. Si toutes les maisons d'édition ainsi que leur structures de diffusion et de distribution sont accaparées, bien que nous soyons encore loin de ce cas, les livres offrant des possibles espaces de contre-pouvoir auront plus de mal à se diffuser. Dans la chaîne du livre, qui regroupe toute les étapes de l'écriture ou au dessin initial, à la mise en librairie, la diffusion et la distribution sont les deux derniers chaînons. La diffusion consiste à faire commander un livre dans les librairies, grandes surfaces, espaces culturels, tandis que la distribution comporte tout l'aspect logistique des commandes, livraisons et retours. Ces derniers maillons, et la diffusion en particulier, sont intégrés au parcs des grandes structures comme Hachette. Dans le cas d'autoédition ou de très petites maison d'édition, le processus se rapproche du porte à porte, ce qui devient difficile dans le cas de discussions avec des gros espaces de ventes comme la fnac par exemple⁴. Si on imagine qu'il restera toujours des librairies indépendantes avec lesquelles il sera plus facile de dialoguer, cela représente un cinquième du marché du livre. Mais potentiellement le problème ne réside pas dans le fait de toucher un public large mais plutôt de réussir à toucher un public attentif et/ou curieux.

Quelque part il est peut être plus raisonnable et enviable d'imaginer de publier à une moins grande échelle autant territoriale qu'en terme de nombre d'exemplaires. Ce qui nous amène à la question de l'auto édition. L'auto édition est le fait pour une autrice ou auteur de se charger de l'impression et du façonnage de ce qu'il dessine ou écrit, en terme de livre, zine, affiches, etc. En réalité cela ne fait pas tant de différence avec de très petites maisons d'éditions comme les Ateliers téméraires ou les éditions Burn Aout, qui produisent des zines militants, avec des auteur·ices varié·es et un travail graphique propre à chaque édition, bien que leur diffusion soit plus large.

4. D'après le témoignage d'Alexandre Balcaen des Éditions Adverses, recueilli lors d'une conférence organisée en avril 2024 à l'ENSAD Paris

« Quand on décide d'imprimer soi-même, on a davantage le loisir de choisir la manière dont on imprime, la forme que va prendre notre livre, le papier, l'encre. On peut donc décider de travailler avec des acteurs locaux, des artistes, des imprimeurs. Quand on vend soi-même,

*on stocke souvent chez soi
et on régule son propre stock.
Cela signifie aussi que l'on fait
des choix quant à la quantité
imprimée. Beaucoup d'auteur·rice·s
autoédité·s passent notamment
par des plateformes de financement,
ce qui revient à vendre des exemplaires
à l'avance et permet d'ajuster
le nombre d'exemplaires imprimés. [...] En dehors des considérations
professionnelles et des réticences
de beaucoup face à l'autoédition,
force est de constater que certain·e·s
auteur·rice·s font des livres bien pensés,
imprimés localement, qui voyagent peu
et ne connaissent pas le pilon. »*

La charte des auteurs et illustrateurs jeunesse
MES LIVRES METTENT-ILS LA PLANÈTE EN DANGER?
2023

La liberté dont les artistes auto édité·es bénéficient dépasse largement celle des artistes ayant des éditeur·ices conventionnelles même si ces dernières peuvent être très sympa. Dans une posture d'auto édition, au travail d'écriture et de création se rajoute l'ensemble des étapes de la chaîne du livre. C'est donc tout un nouvel éventail de compétences à acquérir et développer pour parvenir à ses fins. Ce qui fait de chaque projet un plus long travail, à terminer parfois dans des temps restreints pour garantir un nombre de parutions annuelles, ou un rythme de production, permettant d'en vivre, ou au moins de dégager assez d'argent pour compenser le coût des matières premières. Mais cet espace de création auto édité n'est pas obligatoirement l'unique activité. Une activité d'auto édition peut aussi se développer en parallèle d'autres projet, avec un rythme différent, sans l'urgence de la commande, et servir de terrain d'expérimentation et d'appropriation des outils. La démarche d'auto édition s'ancre totalement dans une démarche de réappropriation des outils de productions, une des idées clefs du marxisme, mais avec une contrainte de simplification des ces dernier. Cette simplification découle du simple fait qu'on ne peut compiler tout le parc d'impression offset d'une imprimerie dans sa chambre, pour des raisons logistiques mais surtout économiques.

Soyez capable d'imprimer à la maison en faisant l'acquisition d'une imprimante bon marché, d'une imprimante jet d'encre, en dénichant une copieuse de seconde main, en achetant une RISO ou n'importe quel outil permettant de dupliquer, s'il le faut, gravez dans une patate ou du polystyrène et imprimez. En faisant cela, même s'il s'agit d'un tirage limité, vous serez poussées à imprimer des choses que vous n'auriez jamais publiées ou présentées chez une imprimeureuse professionnelle. Heureusement, ce mouvement d'impression impulsif et compulsif aura pour résultat un travail de qualité.

Déterminez la meilleure option de réalisation en fonction de la quantité de tirages. Recherchez du matériel d'occasion sur CraigList. Faites équipe avec des amies en partageant du matériel. Fondez un collectif dans votre sous-sol.

81

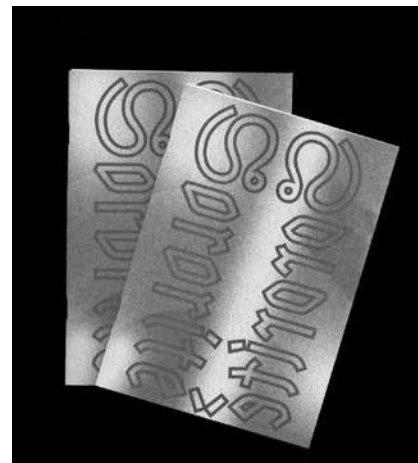
Marc fischer
VERS UN MODÈLE RENTABLE POUR UNE MAISON D'ÉDITION AUTONOME
ÉDITION BURN AOUT, 2021

Nous devons nous regrouper. Cela ne veut pas dire de forcément tout faire à plusieurs, mais la pluralité est une force. S'organiser en groupe, cela permet de simplifier beaucoup de choses, même si cela en complique d'autre. Mais on peut ainsi collectiviser nos outils, nos savoirs et nos énergies et les partager. Une riso, dur à financer toute seule, un massicot, une agrafeuse en piquûre à cheval, un atelier de sérigraphie, une presse offset, beaucoup plus de choses sont possibles. C'est aussi un moyen de s'aider mutuellement, de travailler avec d'autres créateurs, de s'aider dans des phases de charrettes, de se refiler les contacts, d'aller chercher un copieur dans une vieille imprimerie qui ferme. Cela permet d'étendre le spectre des possibles, et d'être plus libres de créer.

*Publications des Atelier Téméraires,
Carte citation de Françoise Vergès
par Anke Renaud, 2022.
Édition du texte de bell hooks
Sororité La solidarité politique entre les femmes, 2022*



Publications des Éditions Burn Aout

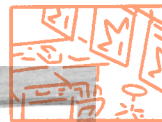
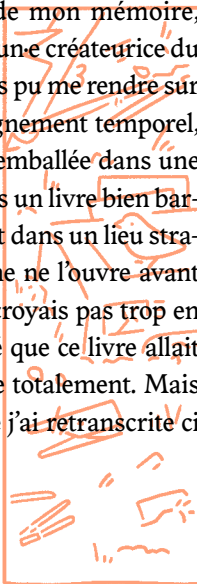


Il est primordial que des livres et supports éditoriaux continuent de sortir des presses de l'édition indépendante. L'existence de ces publications assurent un contre pouvoir, mais aussi un rapport de force avec les canaux détenus par les milliardaires exerçant un contrôle sur le contenu des publications des maisons dont ils sont les propriétaires. Les maisons d'édition alternatives offrent des espaces de création et de réflexion souhaitable. Et l'auto édition permet aux créateurices une maniabilité encore plus grande, en plus de nous remettre en possession de nos outils de productions. Former des collectifs et collectiviser les outils permettent de renforcer nos puissances individuelles.

ÉCHANGE AVEC LE FUTUR



Pour cette partie de mon mémoire, j'ai voulu interroger une créatrice du futur. Comme je n'ai pas pu me rendre sur place pour des raisons évidentes d'éloignement temporel, j'ai écrit mes questions sur une feuille emballée dans une pochette plastique et je l'ai laissée dans un livre bien barbant, *les secret du crénage typographique*, et dans un lieu stratégique pour être bien sûr que personne ne l'ouvre avant plusieurs décennies. J'avoue que je n'y croyais pas trop en faisant cette démarche. J'étais persuadé que ce livre allait rester fermé jusqu'à qu'il se décompose totalement. Mais j'ai pourtant bien reçu une réponse que j'ai retranscrite ci après avec mes questions.



La lettre dans le livre, que j'ai caché au siège du RN, pour être bien sûr d'être dans un endroit où personne ne risque d'ouvrir de livres.

85

Bonjour,

Je me présente, je m'appelle Tris, je suis en 4e année d'étude d'art et je rédige actuellement un mémoire sur le rôle des créatrices d'images au sein des luttes.

Au moment où je vous écris, nous sommes en avril 2024, et j'aurais aimé pour mon mémoire interroger une créatrice du futur. Enfin de mon futur à moi car pour vous c'est le présent.

Ce serait très aimable de me la renvoyer complétée, et je vous en remercie par avance.

*Pouvez vous me faire un point sur votre situation actuelle ?
En quelle année êtes vous ? où vous trouvez vous ?
Comment a évolué la situation géopolitique ?
Les docs martens sont elle encore portées aujourd'hui
où était-ce juste une mode ?*

86 Bonjour Tris,
C'est chouette comme démarche, je vais essayer de répondre avec le plus de précision possible mais tu comprendras que je ne puisse pas donner trop de détails et de dates précises par peur de provoquer un paradoxe temporel et que cela détruise l'espace temps et nous avec. Alors à l'heure ou je t'écris nous sommes le 8 novembre 2078 soit un peu plus de 54 ans après que tu ai du rendre ton mémoire, bon courage d'ailleurs. C'est vraiment étrange toutes ces choses que vous deviez faire. Je suis dans une ZPAD "Zone Plus À Défendre" sur l'île de Quimper sud, en ancienne Bretagne. À cause de la montée des eaux, la Bretagne est devenue un archipel d'une centaine d'île avec un climat plutôt tempéré même si l'augmentation de 4 degrés a plongé tout l'hémisphère nord dans un climat tropical avec des épisodes de cyclones au moment de la mousson. Il est assez dût de te faire un résumer de ce qu'il s'est passé, mais en gros vers les années 2030, on a eu une grosse montée du fascisme un

peu partout avec des épisodes de tensions entre les gouvernements et les NERDS (Nouveaux Espaces de Résistance Défensifs Sains) qui se faisaient salement réprimer. Sauf qu'en fait, au moment du grand crash pétrolier des années 40, les institutions se sont retrouvées incapables de faire fonctionner leurs armées qui reposaient quasi uniquement sur les énergies fossiles. Vu que toutes l'activité économique reposait aussi sur ces energies pour fonctionner, tout à a peu près fait faillite à ce moment. Les différents fronts de résistances qui se recoupaient sous l'appellation de NERDS étaient déjà formés depuis des décennies à l'usage des VTCC, Vélos Tout Chemins de Combat. C'était vraiment chiant comme époque, il fallait que tout ait un acronyme. Face à cette offensive redoutable, les armées officielles se sont rendues très rapidement, sans qu'il n'y ai trop eu d'effusion de sang. On a ensuite eu l'épisode du grand enfouissement où tous les milliardaires se son enterrés dans leur bunker. On avait pas trop d'intérêt à aller les chercher, mais de temps en temps on met un peu de purin devant leur grilles de captation d'air pour les faire chier. Après ça, les pouvoirs étatiques ont été dissous à peu près partout, sauf en Angleterre après la création d'une IA Elisabeth 2.1, qui est le premier exemple de "robomonarchie". On a bien eu un come back de Gabriel Attal en 2057 qui a tenté d'ins-

taller une oligarchie monoparentale mais même son chien ne l'écoutait plus. Globalement chaque ville fonctionne de manière plus ou moins autonome et tout le monde voyage de ville en ville quand ça lui chante. Quand aux doc martens, déjà à ton époque c'était que les étudiantes en fac de lettres et en écoles d'art qui en portaient, et puis aujourd'hui on est passé-es aux sandales et aux bottes en caoutchouc biosourcé.

Quel est votre métier exactement ?

Je remarque que tu me vouvoie, on ne fait plus ça depuis qu'on a décrété collectivement que c'était chiant et que ça mettait de la distance entre les gens, donc j'espère que ça ne te gêne pas que je te tutoie. Alors moi je suis dessinatrice, soudeuse. À la belle saison, entre septembre et avril je voyage beaucoup entre les différentes communes pour aider ceux qui ont besoin de travailler le métal, c'est très souvent des petites machines agricoles ou des infrastructures ferroviaires. Quand c'est la mousson ou que je ne peux pas sortir je passe une partie de mon temps à imprimer de petits livres graphiques pour les enfants. C'est le public qui comprend le mieux mes blagues. Après

je participe à tout un tas de travaux manuels, j'écris aussi beaucoup sur les girafes aquatiques et j'ai quelques notions d'ostéopathie. Aussi comme je voyage beaucoup, je transporte toujours avec moi les livres de mes ami-es pour pouvoir les échanger entre les communes et les faire circuler un maximum. On a plus vraiment de "métier", on fait un peu ce qu'on a envie, tant que ça fait de mal à personne, et ça change souvent en fonction de nos envies et rencontres.

*Avez vous pris ou prenez part à des actions militantes ?
et si oui comment utilisez vous vos compétences
de création d'images ?*

Quand on était sous le troisième mandat de Macron on a vachement fait de choses avec le copain, c'était très gentil, on était jeune on faisait des affiches et des petits livres rigolos qu'on distribuait un peu partout. On avait envie de mener des actions plus radicales mais on était hyper surveillé-es dans les villes, alors on se contentait de coller des trucs et d'imprimer. Quand les tensions avec la dictature russe s'accroissaient, le président a voulu nous envoyer à la guerre, on s'est mis-e à désertir à la cambrousse. Vladimir Poutine venait de mourir, son cuisinier se serait trompé

et lui aurait donné le thé destiné à ses invités. Sauf que la population russe avait profité de l'instabilité du régime pour renverser Poutine II avant qu'il ne puisse arriver au pouvoir, ce qui a mis fin aux tensions. À la campagne, c'est là qu'on a monté la CAUGIP, Comité d'Autogestion Universelle des Grandes Insurgé-es Polies. On avait choisi ce nom pour pas attirer l'attention. On faisait en sorte de produire des livres assez passe partout avec des métaphores super complexes et des grands applats de riso pour se faire inviter dans les salons d'éditions de toutes la France, et une fois sur place, on foutait des chewings gums dans les serrures de tous les commissariat et des sièges du rassemblement nationale (c'était avant que les deux entités ne fusionnent). On appelait ça Opération Pâte Molle mais on disait OPM pour que ça soit plus rapide à dire. On a commencé à se faire des ami-es parmi les serrurièr-es de toutes les villes ce qui a permis de monter une organisation plus large qu'on a appelé SAUCISSE, pour Syndicat Autogéré Universel des Casseur-euse Insolent-e Sur Sollicitant l'Équipement. Avec le capital financier des serrurièr-es (qui nous le devait bien) on a acheté de l'équipement de CRS d'occaz pour enfin se battre à arme égale avec la police. On se disait que vu que les dirigeant-es nous disaient toujours que la police n'occasionnait pas de dommages car utilisant des

armes non létales, iels se retrouveraient pris dans leur propres contradiction. Mais en fait iels nous ont envoyé l'armée c'était pas zinzin. Mais bon on est sorti de prison peu après l'abolition du système carcéral par les copain-es et on a repris nos activités d'éditions en Corrèze, avant de passer sur un mode de Collectif Nomade Eparpillé (CNE). Personnellement ma spécialité c'est de caller le maximum d'infos tout en faisant en sorte que ça soit facile à lire sur de toutes petites pages pour économiser le papier. Sinon C'est tout ce qui touche à l'impression et la reliure, j'ai appris à être autosuffisante en terme de façonnage.

À quoi ressemble votre outillage graphique et comment vous le vous êtes vous procuré ?

Quand on était en collectif installé dans un lieu on avait des tonnes de trucs qu'on avait récupéré dans des imprimeries qui avaient fermées donc on avait des machines incroyables. Le problème c'est que dès qu'on a du être mobile on a été forcé-e de se séparer de beaucoup de choses. Aujourd'hui, on a un atelier d'impression mobile partagé, le Batoto, qui sillonne les mers de la nouvelle Bretagne, et c'est là où j'imprime la plupart de mes travaux. On a une riso,

une presse offset Heidelberg GTO 46 et une presse pour tirer de la xylogravure et linogravure. Après sur moi, j'ai une ramette de feuille A4, une agrafeuse, des gouges et de la lino, un cutter et un plioir, et je me débrouille avec ça. C'est des outils que je traîne depuis des années que j'ai trouvés dans des vieilles maisons abandonnées ou que j'ai achetés.

Avez vous un conseil pour des jeunes qui débutent dans la création d'image ?

Regroupez vous, organisez vous, faites ce qui vous semble juste et ce que vous pouvez pour aider les autres. C'est pas facile, jusqu'à ce que ça le soit, et ça vaut le coup.

Dernière question :

Comment comptez vous faire pour me renvoyer la lettre ? Je suis assez curieuse de découvrir comment vous comptez vous y prendre parceque c'est impossible en théorie et j'ai peur que le jury de mon mémoire ne me crois pas.

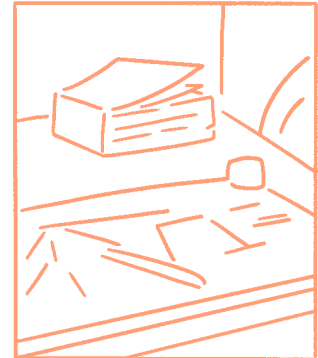
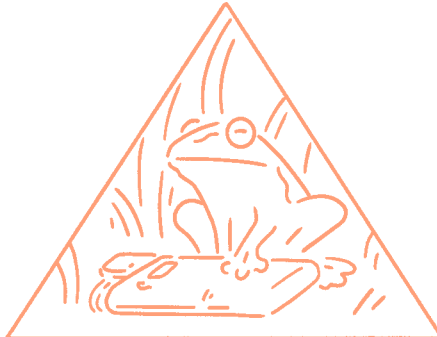
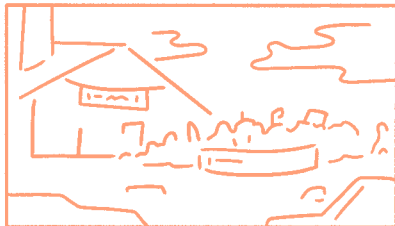
Tu as de la chance, un ancien policier reconverti en maraicher m'a filé une caisse pour un projet de musée de l'antémonde, avec ses anciens équipements de CRS et d'autres affaires qu'il avait glanées auprès de ses collègues, et il y avait le programme d'Eric Zemmour ! J'ai feuilleté le bouquin, et les idées sont tellement passéistes que le livre devrait pouvoir voyager dans le temps et te revenir avec les réponses de tes questions. Je te l'ai laissé sous une pierre dans une église en Creuse, un des seuls endroits qui a pas trop bougé. J'ai demandé à une pote chamane de te lier avec l'emplacement géographique de la cache pour que tu aies envie d'y aller spontanément et que tu retrouves le livre. J'espère que tu arriveras bien à le récupérer avant qu'il ne retourne trop loin dans le passé.

Bon courage et à bientôt, dans le FUTUR !



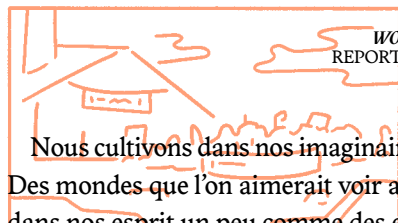
DÉCHAÎNER LES IMAGINAIRES

91



QUESTION DE L'IMAGINAIRE

« La fiction imaginative forme les gens à prendre conscience qu'il existe d'autres façons de faire les choses et d'autres façons d'être, qu'il n'y a pas qu'une seule civilisation, qu'elle est bonne et que c'est la façon dont nous devons être. Je pense qu'elle entraîne l'imagination. »



Ursula K. Le Guin
WORLDS OF URSULA K. LE GUIN
REPORTAGE DE ARWEN CURRY, 2019

Nous cultivons dans nos imaginaires des mondes autres. Des mondes que l'on aimerait voir advenir et qui évoluent dans nos esprits un peu comme des expériences de pensée.

Il est toutefois assez dur d'aller loin et ce n'est d'ailleurs pas l'envie de tout le monde de se créer des histoires dans sa tête. La fiction est malgré tout très présente dans nos vies, par le biais des séries, des films, des jeux vidéo, des livres, des mangas... Toute la relation que l'on tisse avec la fiction est au cœur de la question des imaginaires. Quand une auteure nous fait part d'une de ses œuvres, elle nous ouvre une fenêtre sur un monde qu'elle a créé. C'est d'autant



plus intéressant lorsque ces mondes viennent se confronter à notre réalité. L'auteure de Science fiction Ursula K. Le Guin travaille à créer des mondes complexes. Dans *La main gauche de la nuit*, elle change des paradigmes en

présentant une société où tout le monde est androgyne, et bouscule son lectorat au travers d'un personnage aux mœurs similaires à ceux de notre société contemporaine. Il émerge alors un grand principe exploré très tôt dans des ouvrages comme *Lettres persanes* de Montesquieu qui est de se servir du regard étranger pour montrer les absurdités du fonctionnement de notre monde à nous. On est là dans une démarche différente de celle d'ouvrir des fenêtres sur d'autres mondes puisqu'il s'agit alors de regarder notre monde avec d'autres yeux. C'est aussi le parti pris d'Alessandro Pi-

gnocchi dans ses livres *Petit traité d'écologie sauvage*, où il sert d'un personnage d'anthropologue shuar¹ pour exposer les contradictions et rituels étranges des occidentaux avec humour. C'est aussi l'occasion de dénoncer, toujours avec humour, l'aspect hasardeux et tâtonnant de l'anthropologie qui mène parfois à des conclusions totalement à côté de la plaque, et qui témoignent parfois de biais racistes dans les démarches.

94

*Mais pour gagner, pour nous libérer
de ce qui nous opprime,
il faudra mener
trois luttes principales :
les luttes pour la terre,
les luttes syndicales
et les luttes culturelles.
Parmi ces dernières, il faut mettre
en avant la valorisation
et la transmission
des luttes passées et des victoires*

*à raconter [...] aux enfants,
mais aussi la création artistique
et les contours
d'une esthétique visant
à en finir avec le militantisme
désincarné, terne, ennuyeux,
qui cherche à faire pitié
ou à faire peur, à l'heure où l'ennemi,
lui (le capitalisme comme l'extrême
droite), est flamboyant
et quasiment irrésistible. Il faut mener
le combat culturel sérieusement.
La libération, c'est une aventure,
avec des dragons et des pirates.*

*1. Une des
premières
nations
des forêts
de la haute
Amazonie*

*Où nous a menées la solennité
des estrades académiques et laides
face à un public à moitié endormi?
Vive la joie, le partage, la musique
jouée et écoutée ensemble,
les repas en commun ! [...]
Mais il faut que tout le monde puisse y
prendre part, et pas seulement écouter.
Sur des questions aussi essentielles
que l'écologie, tout le monde
a son mot à dire.
Les enfants aussi.*

Fatima Ouassak
POUR UNE ÉCOLOGIE PIRATE, ET NOUS SERONS LIBRE,
LA DÉCOUVERTE, 2023

Nous pouvons alors ouvrir nos esprits à l'élaboration de nouveaux imaginaires, des imaginaires qui permettent l'évasion pour tous, et de se retrouver, à élaborer dans des mondes fictifs des révoltes et des mondes enviables. Qu'on choisisse de le raconter avec des dragons, ou avec des hackers, c'est une des premières pierres que nous pouvons poser, car l'imaginaire est un monde libre, où tout peut se produire.

**L'imaginaire est un territoire d'expérimentation
pour trouver les mondes enviables, les mondes autres.
Nous pouvons y voir d'autres monde, ou voir notre monde
avec d'autres yeux ; ce qui en fait de l'imaginaire
un espace de revendications et de propositions politiques.
C'est un horizon de liberté créative qui s'ouvre à nous.
À nous de choisir ce qu'on y raconte et souhaite y voir.**

PROTÉGER LE TON ROUGE

« C'est-à-dire que si tu es en colère,
c'est que tu n'es pas capable
de raisonner logiquement.

Puisque, en tout cas en occident,
la colère c'est l'ennemi de la réflexion,
ça c'est un truc paternaliste, tu vois,
c'est une façon de dire qu'en gros
tu es primitif, tu ne sais pas
organiser ta pensée.

Ça c'est une façon de te disqualifier,
c'est une façon de disqualifier
le discours. Et c'est une façon aussi
de s'assurer un certain confort.



C'est à dire
"Je veux bien t'entendre
mais dis-le moi
gentiment que ça soit
pas trop inconfortable".
Non, des fois, c'est juste
un crachat dans ta gueule tu vois
que j'ai envie de t'envoyer,
pour que tu comprennes. »



Dans la création militante ou les mobilisations, la question du ton à employer revient souvent. C'est trop violent, trop dur, trop triste, et cela rendrait le message inaudible, ça « plomberait l'ambiance ». Quand la situation est trop désastreuse, que rien n'est fait pour y remédier, ou que chaque nouvelle mesure nous enfonce un peu plus, comment ne pas être en colère ? Comment ne pas s'en remettre à nos émotions, et pousser un cri viscéral ? Parvenir à pousser ce râle, c'est exprimer sa colère, et poser en l'air ou sur le

papier un propos qui va ensuite donner lieu à des réflexions plus posées, sans que cette colère nous quitte. Ceux qui refusent d'entendre la colère font preuve d'une bien plus grande violence que les personnes qui la crient. Et ce mépris prend souvent sa source dans le clacisme, le racisme ou d'autres formes de discriminations. Il me semble qu'il y a un véritable intérêt à véhiculer la colère et ce même si cela prend la forme d'actes violents. De plus, l'indifférence du gouvernement à l'égard des mobilisations de 2023 contre la nouvelle réforme des retraites a bien montré que la non violence n'était pas plus écoutée. Et cette non-violence n'empêche pas d'ailleurs le déploiement d'une sanglante répression. Une répression qui est devenue quasi systématique, presque préventive, et qui augmente la tension et favorise les affrontements. Il me paraît important de rappeler que c'est l'État qui détermine le niveau de violence par sa politique de gestion globale, mais aussi par l'emploi quasi systématique de la force brute. Lors des révoltes de 2023 suite au meurtre de Nahel, les militants ont répondu aux violences policières et ont été traités et réprimés avec une violence encore plus grande. Les habitantes des quartiers populaires n'ont pas découvert la violence répressive de l'état lors des mobilisations contre la réforme des retraites, iels en sont victimes depuis bien longtemps.

« L'institution policière y est quasiment devenue le seul représentant de l'état. La place que prend la police, c'est la place qu'il faut pour s'occuper d'un enfant. La place que prend la police c'est la place qu'il faut pour créer une agora et que le plus grand nombre participe à la vie politique et tisse des réseaux de solidarité. La place que prend la police empêche les habitants des quartiers populaires de s'y sentir chez eux, de pouvoir s'y ancrer. »

Fatima Ouassak
POUR UNE ÉCOLOGIE PIRATE, ET NOUS SERONS LIBRE,
LA DÉCOUVERTE, 2023

Ainsi, il me semble insensé de servir des messages condamnant les violences des manifestantes, les criminalisant pour justifier l'absence de réponse apportée si ce n'est la violence de la répression. Une manière de dire « on ne négocie pas avec les terroristes » ; il est alors bien pratique de criminaliser toute opposition pour n'avoir à négocier avec personne. Si les luttes anticapitalistes, écologistes, et antiraciste — car oui c'est d'antiracisme dont il s'agit lors des soulèvements des quartiers populaires — sont si violentes aujourd'hui, et encore la violence est à resituer, c'est parce que cela fait depuis des dizaines d'années qu'aucune réponse n'est apportée. Il règne un tel mépris pour la population que même « le dire gentiment » ne mènerait pas à être plus écoutée par nos dirigeants. Manifestations, grèves de la faim, occupation de lieux, ne sont pas écoutés. Et cette indifférence à l'égard de notre sort est la véritable responsable du climat dans lequel se déroulent les manifestations.

Lorsque je dis que la violence des manifestantes est à resituer, je ne parle pas seulement du contexte qui explique la colère, mais aussi de regarder ce qui est caractérisé par les représentants du gouvernement et certains médias, de « violent ». Car les manifestantes sont considérées violentes, quand iels comptent s'en prendre à des infrastruc-

tures. Quand Gérard Darmanin parle des militants de Sainte Soline en les renvoyant à des « écoterroristes », à des terroristes donc, il utilise ce mot sciemment. Il a conscience de comment ce mot résonne dans la tête des français-es depuis les attentats de 2015. Mais les militantes anti bassines n'avait pour seul objectif que d'investir symboliquement le chantier de la méga bassine. En aucun cas cela se rapproche du terrorisme, et ce même si l'on prend en considération les jets de pierre sur la police. Ces mouvements dits violents, ne sont pas là pour imposer des idées, mais bien pour demander une réponse de la part des autorités, et l'arrêt de politiques qui nuisent aux intérêts de la population.

99

Il est aussi intéressant de regarder vers qui s'adressent les violences et dégradations des manifestantes. Les vitrines des boutiques de luxe pillées, les devantures des banques taguées, les belles voitures incendiées ; on est loin de décisions arbitraire, du « casser pour casser ». Il se cache derrière ces dégradations une volonté d'attaquer le mode de vie des plus aisés. Nous assistons sur BFM à la condamnation de la casse des manifestantes mais pas celle de la casse des services publics par le gouvernement d'Emmanuel Macron. Et même si les manifestantes étaient réellement sur une optique du « casser pour casser », est-ce

aussi violent qu'on le prétend ? Est-ce aussi violent que le suicide d'un éleveur écrasé par la pression des banques ? Est-ce aussi violent que la détresse du personnel hospitalier et des patients ? Est-ce aussi violent que l'assassinat d'un jeune pour un refus d'obtempérer présumé ? Est-ce aussi violent que la fracture du crâne d'Hedi¹ ?

« Le pouvoir physique est aujourd'hui tellement omniprésent que nous le prenons presque pour naturel. Des sociétés sans prisons ni armées nous semblent utopiques. Les théoriciens de l'État au début des Temps modernes, comme Thomas Hobbes, affirmaient que le pouvoir physique de l'État est nécessaire pour refréner la "guerre de tous contre tous", telle qu'elle règne dans "l'état de nature" et qu'il était donc

raisonnable pour tout le monde d'accorder à l'État le monopole de la violence. Dans ce genre de théories du contrat, il y a néanmoins quelque chose qui cloche : on n'a jamais vu nulle part un État être fondé sur de tels motifs. Et dans l'histoire de l'humanité, il n'y eut pas non plus d'"état de nature" dans lequel tout le monde se faisait la guerre. L'emploi systématique de la violence ne diminue pas avec l'émergence du pouvoir d'État, sous la forme d'armées et de forces de police - au contraire, il augmente. »

I. Saintourens, T. & Albertini, A. (2023, août 4). Affaire Hedi : le tabassage du jeune homme par des policiers à Marseille, reconstitué minute par minute par la justice. Le Monde.fr.

Fabian Scheidler
LA FIN DE LA MÉGAMACHINE
ÉDITION DU SEUIL, 2020

Pour ce qui est des violences contre la police, elles constituent des violences contre l'appareil de répression policier, pas contre des personnes en tant que telles. Il faut bien comprendre que la seule réponse donnée aux manifestants est souvent la répression. Il ne s'agit en rien d'une forme de discrimination comme l'avait fait entendre Gérard Darmanin en comparant la « haine des flics » à l'antisémitisme². Les militantes répondent à la violence institutionnalisée, et la police n'est pas une minorité discriminée. D'autant qu'il s'agit aussi de défense, de se protéger et de protéger les autres militantes et militants. Il y a une véritable disparité entre les manifestantes qui n'ont que ce qu'elles ont sous la main pour se défendre, et les rangs bleus suréquipés et formés pour être des machines de répression. Il me semble aussi important de rappeler que la majeure partie des personnes qui se rendent en manif ne sont pas préparées à essuyer les coups de la police. Cette violence fait peur, et cette peur contraint des personnes à rester chez elles lors de mobilisations. Est-ce normal d'avoir peur de manifester ? Est-ce le signe d'un espace démocratique fonctionnel ? La politique de répression du mouvement social menée par l'État ne diminue aucunement les tensions. Peut-être que prôner « l'apaisement³ » devrait s'accompagner pour l'État d'arrêter le passage en force systématique.

La colère est une émotion motrice, tout comme l'espoir. Elle se crée à l'encontre d'un pouvoir et se dirige vers ce dernier. Il est important d'insister sur la direction que prend cette colère. Car cette colère ne s'adresse pas à tout le monde mais bien à un acteur en particulier. Lorsque l'on s'adresse aux autres membres de la population avec notre colère, on ne peut que les appeler à la rejoindre. C'est une émotion qui reste dans le fond des démarches de révoltes, même lorsqu'elles sont extrêmement organisées ou passives. Il ne s'agit pas d'un sentiment irraisonné, la colère a lieu d'être.

Pour autant, je tiens à préciser que quand je dis que toutes les violences ne sont pas condamnables, je dis aussi que certaines le sont. J'ai déjà parlé des violences commises par l'état, des violences systémiques, mais il y a bien entendu d'autres violences d'après moi inexcusables. Quand des militants s'en prennent à des catégories de la population, et non plus à des institutions et objets inanimés, on touche à un tout autre type de violence. Lorsque les militants d'extrême droite de la division Martel se rendent, armés, dans le quartier de la Monnaie à Roman sur Isère pour s'en prendre à ses habitantes, on parle de

2. Herreros, R. (2023, 18 oct.). *Gérald Darmanin affirme que « haine du juif et haine du flic se rejoignent » et provoque un tollé à gauche.* Le HuffPost.

3. (2023, 14 juil.). *Politique : quel bilan des 100 jours d'apaisement souhaités par Emmanuel Macron après la réforme des retraites.* Franceinfo.

quelque chose de beaucoup plus grave que de casser des vitrines. Mais nous n'avons pas eu le droit lors de cet événement à une grande indignation ³ de la part des médias mainstream. Pourtant, ces personnes avaient pour intention de s'en prendre à des civils en raison de leurs origines et de leur couleur de peau, de commettre des agressions racistes. Et notre ministre de l'intérieur s'est aussi abstenue de qualifier ces militants de « fascisto-terroristes ». Pour autant, la dissolution de la division Martel a bien eu lieu, contrairement à celle à l'encontre des *Soulèvements de la terre*. Dans son livre *Se défendre, une philosophie de la violence*, Elsa Dorlin s'efforce de restituer une histoire de l'autodéfense, notamment de la part des populations afro-américaines mais pas seulement. On y saisit l'enjeu très fort d'être capable de répondre aux coups, y compris de manière préventive afin de s'assurer un devenir politique.

Ainsi la colère et la violence sont des champs qui peuvent être investis graphiquement, et ne doivent, selon moi, pas faire l'objet d'une censure ou d'une désolidarisation. Cela fait partie du panel des modes d'expression qui sont à notre disposition en tant que créatrices et militantes alors il ne faut pas se priver. Et si le résultat est brutal, violent, choquant, c'est qu'il témoigne bien de notre colère. Certaines

choses ne peuvent être dites gentiment. Rendre graphique une telle colère, est très libérateur. Cela nous permet d'évacuer une surcharge émotionnelle et d'ensuite faire raisonner cette colère autrement. Je pense que beaucoup de choses que je réalise dans mon travail d'illustration sont habitées de cette colère, c'est toujours une impulsion de départ, ou un motif de fond, sans que mes projets soient systématiquement « violents ». Mais au delà de l'aspect cathartique de la représentation, comme un hurlement libérateur, pour reprendre encore une fois cette image, on peut aussi se poser la question de la représentation de la violence comme sujet. Et la violence, la brutalité du fond, peut s'accompagner d'une grande douceur dans la forme.

4. Lumi
et Usul
(2023, 10 déc.).
Crépol : Récit
d'une bataille
médiatique
BLAST
le souffle
de l'info

**Pourquoi l'État devrait avoir le monopole de la violence légitime ?
Notre colère mérite d'être dite et écoutée, et nous n'avons pas
à le faire gentiment. La répression et toutes les autres violences
systémiques qui s'abattent sur les militant·es,
mais aussi certaines minorités, sont si intenses,
que ne condamner que les « débordements »
des personnes victimes témoigne d'une grande hypocrisie.
Nous ne devons pas nous empêcher d'être en colère,
et d'exprimer notre colère sur le papier ou dans la rue.
Certaines violences sont intolérables, mais la violence
en tant que telle est un outil qui peut permettre de s'assurer
d'un devenir politique. C'est contre qui, et comment
elle se déploie qui importe réellement.**

L'ENVIABLE EN TOILE DE FOND



Il peut être intéressant d'exposer les grands principes politiques qui nous animent au premier plan, et faire d'œuvres de fictions des étendards manifestes d'un axe principal. Par exemple, un film qui parle d'une histoire d'amour entre deux personnes du même genre, des épreuves qui se dressent contre ces personnes, comment elles les affrontent, qui a pour but de sensibiliser et de faire un premier pas vers l'acceptation. Le film repose alors sur cet aspect comme identité et argument principal comme *Le Secret de Brokeback Mountain* de Ang Lee. C'est au travers de ce principe que le film va exister. Pour grossir le trait, le film devient alors « le film sur les homosexuels ». Cet aspect pourra alors avoir pour conséquence d'écarter une partie du public qui ne souhaiterait pas voir ce film pour une raison d'homophobie assumée

ou non, et il pourrait même être décrié. Ce genre de projets ouvrent certes la porte à de nouvelles représentations, à une potentielle acceptation — qui est un premier pas —, mais elle donnera aussi à cette histoire une valeur inconsciente d'exception aux yeux de nombres de personnes.

2. « Se dit d'un modèle social fondé sur l'idée que l'hétérosexualité serait la norme, qu'elle irait de soi et qu'elle devrait s'imposer à tous »
Larousse.fr

Par ailleurs, si dans un autre film, une romance queer se déroule en fond, et est tellement « banalisée » dans l'univers fictionnel qu'il n'y a pas besoin d'insister dessus, alors on touche à quelque chose d'intéressant. Une démarche qui pourrait se résumer simplement : cela devrait être considéré comme habituel dans la vraie vie, faisons que dans cet univers fictionnel cela soit normal et qu'ainsi on puisse se focaliser sur d'autres aspects plus fondamentaux. Pour rester dans l'exemple d'une relation amoureuse, le propos de l'œuvre n'aurait pas besoin de se focaliser sur la nature de la relation qui sort du schéma hétéronormé². Elle pourrait alors insister sur d'autres aspects qui montrent que cette relation est bien plus que seulement une relation queer, qu'elle n'est pas unidimensionnelle et habitée de bien d'autres choses. Dans le cas où cette représentation reste quand même soulignée, on passe du « film sur les homosexuels », au « film sur les homosexuels qui com-

battent le fascisme », avec toujours cet idéal d'atteindre le « film sur les personnes qui combattent de fascisme ». Par exemples, dans la très bonne série d'animation *Scavengers Reign*, où des voyageuses interstellaire s'écrasent sur une planète hostile et tente de survivre, une relation lesbienne est exposée, en fond et amène un propos qui n'as pas de rapport avec l'aspect queer de la relation, en offrant un développement de personnage touchant. Procéder ainsi n'empêche pas des personnes hostiles à ce qui se passe en toile de fond de rester hermétique à ce message secondaire d'inclusion et de normalisation. Ces personnes vont plutôt se focaliser sur cet élément, et scander à la « dérive woke » du cinéma, persuadé qu'un marionnettiste de l'ombre tente de convertir tout le monde au « dogme LGBT ». Il serait souhaitable que ne soit plus considéré comme « politique » ou « woke » la représentation d'un personnage qui n'est pas un homme blanc hétérosexuel. Cela signifierait un état d'ouverture généralisé dans nos sociétés. Cependant, nous sommes très loin d'atteindre un tel idéal.

Si normaliser des situations encore trop souvent considérées comme exceptionnelles voire qualifiées par moment de déviantes, il reste très important de ne pas minimiser les difficultés auxquelles font faces les minorités opprimées. Passer par une narration qui expose ces difficultés peut permettre au public plus privilégié de comprendre ce à quoi font face les personnes qui le sont moins. Il ne s'agit pas seulement d'offrir des représentations alternatives mais aussi de rendre compte des facteurs sociaux culturels qui les entourent. C'est une bonne initiative de présenter un personnage qui a besoin de béquilles pour avancer, mais il s'agit aussi de montrer les difficultés auxquelles elle peut faire face, et les discriminations qu'elle subie.

Parfois, proposer une histoire « étendard » portant une représentation « alternative » n'est pas la meilleure solution pour contribuer à la diffusion et l'acceptation d'un message. Il peut être plus efficace de normaliser une situation qui ne l'est pas dans le monde réel dans le fond d'un autre récit pour véhiculer l'idée que cela devrait être accepté.

LA FORCE DU RÉCIT

« Un récit est bien plus flexible, perméable et ouvert qu'un modèle de société bien élaboré.

Alors qu'il est pratiquement impossible de s'accorder à l'avance avec des millions de personnes sur un projet de société commun et que l'on se divise facilement sur des questions de détail, les récits peuvent avoir un effet intégrateur. En articulant un certain nombre de valeurs fondamentales, ils posent un cadre souple dans lequel

des propositions concrètes très différentes peuvent se retrouver. Ils permettent ainsi à divers acteurs d'avoir le sentiment de faire partie d'un projet commun et de pouvoir agir ensemble à certains moments, sans pour autant avoir à se soumettre au programme d'un parti. »

Fabian Scheidler
LA FIN DE LA MÉGAMACHINE
EDITION DU SEUIL, 2020

Un récit a de puissant qu'il n'est pas un programme politique sur lequel nous devons nous accorder. Dans cette citation, il me semble que Fabian Scheidler parle plus d'un récit politique, une direction menée par de grands principes, mais on peut aussi se référer au

terme de récit pour parler d'une histoire. Une histoire qui peut être une fiction ou non. Même un récit utopique n'est rien d'autre qu'un tas d'humains qui essaient de fonctionner ensemble. Il s'agit d'une exposition d'un fonctionnement, avec ses imperfections, cela n'a pas forcément pour but de d'exposer un modèle parfait. D'autant que comme il le souligne, discuter d'un modèle théorique parfait implique de se prendre la tête sur des détails. Puisqu'un modèle parfait n'existe pas, dans le sens où un modèle idéal pour les uns ne le sera pas forcément pour d'autres, il peut être intéressant de raconter des histoires de ces gens qui tâtonnent et tentent de mettre en place des modes de fonctionnement alternatifs. Car même au sein des collectives où les actrices et acteurs sont animées par de grands principes directeurs, chaque personne arrive avec son histoire, son bagage, ses envies, et l'assurance d'un fonctionnement démocratique implique la discussion, le tâtonnement et potentiellement l'erreur. Il me semble alors très juste de représenter cette idée là. Dans une optique d'autogestion et d'autodétermination, avec un fonctionnement démocratique, une idéologie n'est pas suffisante. Il n'est pas souhaitable d'imposer un nouveau mode de production, si nous souhaitons être en rupture avec le capitalisme, n'employons pas des méthodes d'asservissement similaires. Si notre idéal est de former

de nouvelles sociétés fondées sur la discussion, l'échange, et la décision collective, même à une échelle extrêmement locale, il est important d'insister sur cette possibilité démocratique dans un premier temps et d'amener ensuite ce que l'on souhaite appliquer *via* ce fonctionnement. La concentration du pouvoir en quelques mains, amène tôt ou tard à une domination même dans le cas de révoltes menés par des personnes opprimées. Il y a de nombreux exemples de révolutions qui ont abouti à des régimes verticaux et qui sont devenus petit à petit des régimes oppresseurs comme après la révolte des esclaves à Haïti :

« Il serait bien trop long de revenir sur le détail et les enjeux de la Révolution haïtienne qui donne naissance en 1804 à la première république noire. Certes, elle est dans son principe anti-esclavagiste, mais la réalité est plus complexe car, dès le départ, les leaders officiels de cette insurrection

*ont tendance, pour toute une série
de raisons, à reproduire le modèle
qu'ils étaient censés abattre.*

Dénètem Toam Bona
LA SAGESSE DES LIANES, COSMOPŒTIQUE DU REFUGE, I
POST-ÉDITIONS, 2021

C'est aussi ce qu'il s'est passé à la suite de la Révolution française comme c'est expliqué dans la bande dessinée de Claire Alet et Benjamin Adam adapté du livre *Capital et Idéologie* de Thomas Piketty. Si l'on donne à voir, lire, écouter un récit, une histoire, on ne demande pas au lecteur d'être d'accord avec l'histoire proposée. Celle-ci devient simplement un exemple de fonctionnement dans lequel on pourra venir puiser s'il nous est possible de nous organiser autrement. Le reproche qui pourra alors être fait dans le cas d'une fiction sera qu'elle manque de réalisme. Mais si ce récit retrace un événement qui s'est déroulé dans le passé ou se déroule actuellement, on ne peut accuser cette histoire de manquer de réalisme qu'au prix d'un déni de la réalité.

« Aurions-nous un monde si viriliste si le premier récit fondateur nous avait raconté les cueilleuses et les cueilleurs plutôt que les chasseurs, s'il nous avait rappelé que toutes nos anciennes sont africain·es ? L'Androcène, c'est l'histoire du chasseur, celle du tueur, du Héros, de l'homme qui conquiert la Terre, l'espace, veut dompter le futur, etc. Et si, comme Ursula K. Le Guin, nous racontions une histoire plus apaisée, plus juste, celle des cueillettes et des saisons ? Et si, dans nos narrations, au lieu de trouver des héros et des tueurs, nous trouvions des gens ? Avec leurs singularités, leurs doutes, leurs ambivalences. Des histoires qui nous réconcilient avec les nobles intentions et les épopées pacifiques. Ces histoires depuis longtemps déjà s'écrivent dans les lavoirs, dans les communs. Des histoires jusqu'ici invisibilisées, cousues d'interstices, de veillées et de silences. Des histoires de simplicité et de bon sens, d'humilité et de conscience. »

Un récit offre la possibilité d'évoquer de grands principes directeurs sans avoir le même but qu'un programme politique. Il arbore une certaine flexibilité et permet ainsi de convaincre plus de personnes. Un récit c'est une histoire, avec ses personnages, ses moments de doutes, de creux, de tâtonnement mais aussi d'espoir.

Un récit n'est pas une promesse, c'est un exemple, et c'est à nous de décider de le suivre ou non.

Proposer des exemples qui promeuvent des idées plus souhaitables permet d'élargir l'horizon de nos possibilités.

LUTTE ENVIABLE

Dans les œuvres de fiction, et en particulier de science fiction, il n'est pas rare de se retrouver projeté-e dans des mondes loin d'être enviables. La prohibition des livres dans *Fahrenheit 451*, la police de la pensée de 1984, ou un mandat de Nicolas Sarkozy prolongé dans *Batir aussi* de l'Atelier de l'Antémonde ; ce sont autant d'éléments dont on se passerait dans le réel. Néanmoins même dans un monde où règne un état totalitaire, l'espoir reste permis. Plutôt que des mondes enviables, ce sont des luttes enviables qui y sont dépeintes. Des individus ou des groupes de résistance prêt à tout pour exister autrement. Cette posture, plus que de nous montrer un idéal à atteindre, nous expose un ennemi duquel il faudrait venir à bout. On passera l'exemple de 1984 de George Orwell, référence déjà sursollicitée y compris par des gens que le



fascisme n'effraie visiblement que dans les livres. C'est souvent en partant d'une extrapolation du réel que se créent les dystopies. Censés incarner les dérives d'un système politique récent ou déjà bien installé, ces écrits se projettent plus ou moins loin à la fois en terme de temps mais aussi d'éloignement du réel. Dans son roman *Les furtifs*, Alain Damasio nous plonge au cœur de la France de 2041, les politiques ultra libérales ont battu leur plein et nous voilà dans un État où tout est devenu privé, seule l'armée et quelques autres institutions étatique subsistent. L'histoire prend place dans la ville d'Orange, désormais propriété du géant de la télécom du même nom, et on y suit un père qui tente de retrouver sa fille disparue. Sa quête l'emmène à intégrer une branche de l'armée enquêtant sur les furtifs, des créatures invisibles qui se changent en pierre lorsqu'on les regarde. Petit à petit l'histoire nous emmène vers la lutte politique. Débutant par de la résistance plus passive du personnage qui refuse simplement de s'intégrer au fonctionnement hyper technologique de la ville, et hack l'espace pour passer entre les mailles des milices privées ; puis c'est au travers de l'infiltration de communautés, d'occupation, et de résistance que prend toute la teneur du propos politique de cet ouvrage. Développant des connexions entre la lutte contre la société de contrôle et le lien avec le vivant, au

travers de la place grandissantes des furtifs, ces créatures qui ne peuvent être vues, et la quête de recherche de l'enfant disparu, c'est petit à petit que se tisse le propos du livre. Un propos qui puise sa source dans les travaux philosophique de Baptiste Morizot. Ce propos s'enrichit aussi de beaucoup d'autres éléments d'arrière plan, ce qui fait écho à ce que j'écrivais dans la partie *L'enviable en toile de fond*, et on se retrouve vraiment avec tout un paysage qui se déploie sous nos yeux de lecture.

Bâtir aussi nous propose d'explorer une histoire d'un monde autre mais avec cette fois ci le principe d'« uchronie ». Une uchronie et une fiction qui explore une histoire alternative de notre monde en supposant tout ce qui serait advenu si un événement historique n'avait pas eu lieu, ou s'était déroulé différemment. Beaucoup de ces uchronies se focalisent sur la Seconde Guerre mondiale, et explorent ce qu'il aurait pu se passer si Hitler n'avait pas perdu la guerre. Heureusement, les ateliers de l'antémonde nous propose dans *Bâtir aussi* une uchronie plus sympathique pourrait-on dire.

« 2011, les printemps arabes ont donné le ton à d'autres révoltes. Un mouvement mondialisé s'étend, c'est l'Haraka. Les productions industrielles, les États et toutes les hiérarchies vacillent. Des dynamiques populaires s'entrechoquent pour répondre aux nécessités de la survie et dessiner un futur habitable. »

Atelier de l'antémonde
BÂTIR AUSSI, FRAGMENTS D'UN MONDE RÉVOLUTIONNÉ
ÉDITION CAMBOURAKIS 2018

Les auteurices de ce livre écrivent à plusieurs. Militantes féministes et anticapitalistes, iels s'inspirent de leurs expériences de la lutte et des lieux d'autogestion pour écrire. Et en lisant leurs nouvelles, on le sent. Tout transpire le réel, et on se retrouve plongé-e dans des environnements autogéré tellement précis que ce monde semble déjà exister. Les nouvelles de ce recueil ne sont pas toutes du même

registre, et certaines abordent des épisodes d'affrontement avec l'armée et les états et des dilemmes autour de questions beaucoup plus sociétales, tandis que d'autres nous invitent à suivre le parcours d'une réparatrice de machine à laver entre les communes. On se retrouve plongé-e dans une assemblée, dans une réunion pour décider de la prochaine action ou un débat sur la technologie entre deux personnages se retrouvant après une longue période. Et si les personnages se lancent dans des discours parfois très lyriques, la proximité avec les personnages nous éloigne de la tribune, et nous emmène vers l'intime.

« À nous de contrer les nationalistes qui instrumentalisent les LGBTI, font du marketing pour persuader la planète qu'eux savent protéger les gays. Nous allons bien trouver de quoi leur faire avaler ce pinkwashing dégueulasse... Et c'est pareil pour les autres minorités qu'ils voudraient récupérer ! Nous avons initié cette

insurrection sur la base de valeurs émancipatrices, à nous de tenir cette ligne, coûte que coûte. Ce qui me tient le plus à cœur, c'est de voir ce qui nous lie, ce communisme, cette anarchie. Sentir qu'on fabrique une sorte de famille plus excentrique, avec des liens soudés et des valeurs que l'on peut transmettre... Et j'ai envie que ça atteigne le plus grand nombre. »

117

Atelier de l'antémonde
BÂTIR AUSSI, FRAGMENTS D'UN MONDE RÉVOLUTIONNÉ
ÉDITION CAMBOURAKIS 2018

Ces récits sont des espaces de discussions avec le réel. Se déroulant en 2021, ils montrent ce que le monde aurait pu être, mais aussi ce qu'il peut encore être, et ce qu'il est déjà dans certains lieux. Au travers des différents textes que j'ai lu dans mon travail de recherche pour ce mémoire, c'est un des textes qui m'a fait le plus de bien. Naviguer entre les livres expliquant les mécanismes insidieux du capitalisme

tel qu'il existe aujourd'hui, et ceux traitant de la fin du monde, ne laisse pas beaucoup place à la respiration. Mais ce livre a été une bouffée d'air, et je garde encore quelques passages en réserve pour plus tard.

Un autre livre, et ce sera le dernier exemple traité dans cette partie, m'a offert une lecture plus détendue. Il s'agit de *Grève Générale* de Jack London, un recueil de deux nouvelles, réédité chez les éditions Libertalia. Ces deux nouvelles nous proposent des expériences qui s'éloignent de mes précédents exemples. *Le Rêve de Debs* nous immisce au cœur d'une grève générale massive des ouvriers de San Francisco, mais pas du point de vue d'une machiniste. On suit le personnage d'un — grand — bourgeois, qui un matin, d'un coup d'un seul se retrouve sans chauffeur ni domestique. Il apprend ensuite qu'il s'agit d'une grève, étendue à toute la société, et s'empresse d'aller acheter bougies et provisions pour tenir au cours de ce mouvement social, bien planifié par les ouvrières pour durer. C'est dans une apocalypse de bourgeois que nous plonge ce livre, nous faisant vivre la pire crainte des patrons.

*« - Mais c'est une sédition !
a vociféré un des hommes
qui formaient ce petit attroupement.
L'un de ses compagnons a qualifié
la grève d'insurrection,
un autre de révolution
et un autre encore d'anarchie.
- Ah bon ? s'est étonné Bertie.
Moi, je n'ai rien vu de tel.
Je me suis promené dans les rues
toute la matinée.
Il y règne un ordre parfait.
Jamais je n'ai vu populace
plus respectueuse des lois.
Pas besoin de la traiter
de tous les noms.
Ce n'est pas ça, l'anarchie.*

*Cet arrêt de travail n'est rien d'autre
que ce qu'il prétend être :
une grève générale.
Et, à présent, messieurs,
la balle est dans votre camp !
A vous de jouer !
- Ah ça, pour jouer, nous allons jouer !
s'est écrié Garfield,
l'un des millionnaires
des chemins de fer.
Nous allons montrer à cette racaille
où est sa place ! Ah, les brutes !
Attendez que le gouvernement
reprenne la main ! Et là... »*

Jack London
GRÈVE GÉNÉRALE, LE RÊVE DE DEBS
ÉDITION LIBERTALIA, 2021

J'ai pris un certain plaisir, je ne m'en cache pas à observer la détresse de ces personnages. Le choix de ce point de vue du côté des oppresseurs, pour qui la roue tourne, est très intéressant pour ce qu'il montre et ce qu'il ne montre pas. On sait la panique qu'occasionne cette grève chez la classe capitaliste, on voit ses conséquences, de plus en plus extrême pour leur vies, sans pourtant qu'ils ne cèdent aux revendications des travailleur-euses ; mais on ne sait pas comment s'est organisé la grève, que ce passe-t-il du côté des ouvrier-es ? On ne sait que le côté des bourgeois qui tentent de survivre. Cet écrit est aussi très pertinent pour ce qu'il fait de son personnage principal. Car il ne cherche pas à le rendre détestable, et la narration à la première personne nous fait avoir de l'empathie pour lui, bien qu'il soit un des représentant d'une classe dominante, et que son comportement en découle. Il y a une très forte ironie dans le fait que ces personnages, réduits à des attitudes survivalistes ne souhaitent toujours pas céder aux revendications des travailleurs et travailleuses. Je ne vais pas m'attarder sur la seconde nouvelle, qui propose une réécriture de *L'Étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* mais avec un sociologue bourgeois qui développe un alter d'ouvrier syndiqué. C'est là aussi une nouvelle assez drôle que je vous invite à découvrir par vous même.

Ces histoires de luttes enviables nous amènent toutes en un point. Celui de montrer l'impact potentiel de la lutte militante. Qu'il s'agisse de l'impact sur le système attaqué, sur la vie des militantes ou de celle de ceux qui les oppriment, ces récits montrent l'importance de militer pour qu'advienne quelque chose d'autre. Et ce quelque chose, cet autre monde, il reste à savoir de quoi il sera fait. Peut être puisera-t-il dans la lutte qui l'a fait advenir, ou bien viendra-t-il de monde fictifs. Peut être même qu'il s'inspirera des expériences réelles actuelles ou passées.

120

**Un monde fictif peut ne pas être désirable,
mais nous présenter dans sa narration une lutte enviable.
Elle peut nous raconter l'histoire de personnages qui combattent
dans l'espoir de voir advenir une situation plus heureuse que le monde
dans lequel iels vivent. Il existe différents exemples de ces récits,
qui viennent donner différents angles d'approches pour répondre
à des problématiques qui pour certaines nous sont contemporaines.**

RACONTER LE RÉEL

Dans son livre *La fin de la mégamachine*, Fabian Scheidler nous explique les différentes mécaniques de dominations qui ont permis au capitalisme, tel qu'il existe sous sa forme actuelle, de s'installer. Cette explication remonte assez loin et situe un des premiers basculements, non seulement dans la sédentarisation mais aussi avec l'avènement de la propriété, qui a alors abouti à la concentration des terres entre quelques mains, détenant le pouvoir militaire. Je vous conseille vivement ce livre, même s'il est extrêmement déprimant. Pourtant, si le capitalisme commence

à prendre sa source dans des fonctionnements antiques, il me semble important de rappeler qu'il est en réalité extrêmement tardif



dans l'histoire humaine. On situe désormais l'apparition de l'homo sapiens, notre espèce, à environ 300 000 ans ¹ avant notre ère, et l'immense majorité de cette période ne s'est pas faite dans un système capitaliste — elle aurait duré sûrement moins longtemps si tel en avait été le cas —. Pendant un temps, le capitalisme

fût une utopie pour certaines personnes, un projet politique, instauré souvent dans la violence, par une classe, détenant plusieurs pouvoirs, et notamment le pouvoir militaire. Au Royaume-Uni, le basculement de la population vivant d'une agriculture vivrière à un régime d'ouvrière s'est fait au prix de destructions de cultures,

d'incendies de maisons et d'une violente répression ², par une armée à la solde de la classe qui s'appropriait à devenir la classe capitaliste. Et ce mécanisme a perduré, petit à petit, continuant de tout coloniser, encore et encore, jusqu'à étendre son territoire jusque sur nos imaginaires. Et s'il est majoritaire aujourd'hui, et je dis bien majoritaire car il existe des espaces où il n'est pas parvenu à s'installer, c'est aussi parce qu'il a su effacer ou détruire la majeure partie des alternatives.

1. Mulot, R. (2017, 9 juin). *L'équipe du Pr Hublin a découvert « le premier de notre espèce », il a 300.000 ans.* Sciences et Avenir.

2. Stan Neumann (2020). *Le Temps des ouvriers - Le temps de l'usine 1700-1820* | ARTE Campus.

121

*« C'est toujours sur les ossements
des opprimés que s'édifient
les arcs de triomphe.
C'est ainsi que la IIIe République
a tout fait pour clore à jamais
le chapitre maudit
de la Commune de Paris
sous les fondations massives
du Sacré-Cœur,
là même où furent perpétrés
les massacres de la semaine sanglante
qui mirent fin à la sécession libertaire
du petit peuple parisien »*

Dénètem Toam Bona
LA SAGESSE DES LIANES, COSMOPOÉTIQUE DU REFUGE, I
POST-ÉDITIONS, 2021

Le capitalisme a su repousser ce qui se manifestait à son encontre dans le « blanc des cartes », des espaces « vierges », où l'invisibilisation des peuples appelle à la conquête comme nous le décrit Dénètem Touam Bona dans le même ouvrage d'où est extraite cette citation. Nous cherchons des échappatoires politiques dans la fiction, mais le réel a lui aussi beaucoup à nous apporter. « *There is no alternatives* », — il n'y a pas d'alternatives — disait Margaret Thatcher, reprise en cœur depuis par tout les fervents défenseurs du libéralisme, quoi de mieux que d'y répondre, « et ça alors ? ». Et au delà de l'aspect argumentatif, qui est de citer des exemples concrets de fonctionnements autres, il est très agréable et reconfortant de découvrir ce genre d'exemple. Car ce qui peut être responsable de l'apathie — l'immobilisme ou l'acceptation de l'impuissance — c'est aussi de ne pas savoir comment on pourrait faire autrement, et d'avoir l'impression que cela fait trop longtemps que l'on fonctionne de cette manière destructrice pour pouvoir changer de voie. Mais non, des personnes ont par le passé, et encore aujourd'hui, réussi à mener des modèles de sociétés autres. Quand j'ai parlé de la lutte actuelle des ex-ouvrières de GKN, un des exemples évoqué dans la partie *Espèce d'utopiste*, à un ami qui était alors dans ce sentiment d'apathie, j'ai vu ses yeux s'illuminer. Et s'en est suivi tout

un tas de questions auxquelles je n'ai pas forcément eu les capacités de répondre. Et toutes ces questions, pourquoi ne pas prendre le temps d'y répondre en racontant une histoire.

Le livre dont je vais vous parler est un des livres qui m'a donné envie de continuer dans la voie de l'illustration pour l'édition ; il s'agit de *Tant qu'on l'aura sous les pieds* de Chloé Pince. Ce livre nous emmène auprès des moutons et des pâturages du Larzac, sur les traces d'une lutte marquante contre l'installation d'une base militaire là où paîtraient les bêtes des paysans. Ce combat durât 10 ans, de 1971 à 1981, et se solda par l'abandon du projet, une victoire pour les habitantes du causse, et pour toutes les personnes qui avaient convergé vers ce lieu pour rejoindre le combat des 103 paysans et paysannes expropriés. Cet album alterne entre fait historique et narration de l'enquête menée par l'autrice. Personnellement je n'étais pas né pendant cet événement et je n'en avais pas entendu parlé jusqu'alors, et cette approche sensible, immersive et poétique m'a laissé un très bon souvenir, mais aussi beaucoup d'espoir à propos des luttes auxquelles j'essaie de contribuer aujourd'hui. En particulier sur l'aspect des échanges avec les personnalités politiques, le refus de négocier et l'attitude nonchalante à

l'égard des militantes. La remise en contexte et la plongée dans le traitement médiatique de l'événement permet de dresser des parallèles, qui quand on sait que ce combat a été remporté, peuvent être assez encourageant.

*Nous ne changeons pas une réalité
en niant son existence.
cette réalité nous menace
autant qu'elle nous attriste.
Les oiseaux disparaissent,
les forêts se consomment,
la température monte
et les glaciers fondent.
Le temps de la révolte contre
cet ordre social est venu.
Notre sensibilité nous exhorte
à l'action, elle est l'unique garante
de notre intégrité.*

123

A. Bon, S. Roudaut, S. Rousseau
PAR-DELÀ L'ANDROCÈNE
ÉDITION DU SEUIL, 2022

Raconter le réel, ce n'est pas seulement raconter des luttes, ou des fonctionnement de sociétés, c'est raconter ce qu'il se fait de pire, pour dénoncer, mais bien sûr aussi exposer. Montrer le vrai visage d'une entreprise, ou documenter un scandale d'état. Visibiliser l'enviable, c'est aussi montrer ce que l'on ne veut pas voir, ou ce qu'on ne nous montre pas- #complot. Blague à part le succès de la bande dessinée *Les algues vertes* nous montrent bien l'intérêt porté à ces enquêtes sur des scandales sanitaire, social mais aussi écologique, qui gagnent en visibilité grâce à ce genre de publications. Ces témoignages apportent aussi quelque part une sorte de réconfort. Une des idées des politiques du libéralisme menée notamment par le gouvernement en place, est de nous faire croire en une forme d'impuissance des états, institutions, et citoyen-es face à des phénomène « incontrôlables ». C'est prétendument vrai pour la « loi du marché », l'inflation mais aussi pour le dérèglement climatique ; une manière de dire « nous sommes bien conscient des enjeux, nous faisons notre maximum » tout en menant des politiques aux effets néfastes. Le récit de cette bande dessinée nous montre la posture de différentes lanceur-euses d'alertes, et des obstacles qui sont dressés en travers de leur chemins par des institutions censées se montrer à l'écoute des risques sanitaires. Cela permet

d'insister sur la dimension systémique des problèmes face auxquels on ne peut soit-disant rien faire. C'est certes effrayant de voir tout le système contre lequel on doit en tant qu'activiste et militantes lutter, mais montrer que ce sont des ressorts humains et des politiques menées qui sont à l'origine des crises que nous vivons, c'est aussi montrer que nous ne sommes pas impuissantes face à ces dernières.

L'expérience du réel, le témoignage, offre une possibilité de rassurer. Les choses auxquelles nous faisons face ont pour la plus part un précédent, auquel des réponses ont été apportées, qu'il s'agisse d'une crise politique ou d'une catastrophe naturelle. Même dans la situation d'incertitude climatique que nous commençons à vivre, l'expérience du passé peut nous être utile, pour relater les solutions, les entraides, et les mécanismes de résilience qui nous ont permis et pourraient nous permettre de nous en sortir malgré l'incapacité et l'absence de volonté d'agir de nos dirigeants.

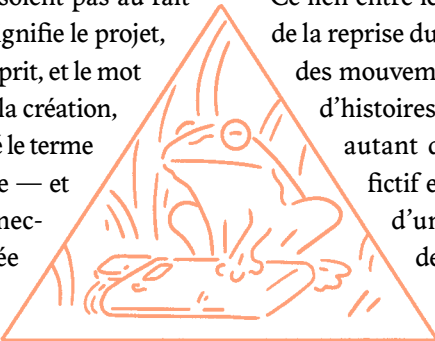
Le capitalisme n'a pas toujours existé, mais il a été intéressant pour maintenir son existence de faire croire qu'il n'y avait pas d'alternatives. Pourtant la majeure partie de l'histoire de l'humanité s'est faite dans des systèmes dit « alternatifs », et souvent dans des conditions plus heureuses que ce que ce l'on pourrait croire. Nous avons des expériences à tirer de ce qu'il s'est passé dans le blanc des cartes tracées par le système dominant. Nous avons de l'espoir à tirer de nos victoires passées, car elles demeurent les preuves qu'autre chose peut advenir. L'expérience apportée par le témoignage est à diffuser pour continuer de tâtonner sans reproduire toujours les mêmes erreurs.

DESSINER L'INSURECTION

La création d'image peut totalement embrasser l'idée de récit. Aux travers de la bande dessinée, de l'illustration d'album, de couverture de livres, le lien entre l'image et la fiction est plus qu'étoffé. Dessiner c'est projeter le réel sur un autre plan. J'aimerais vous épargner l'analyse étymologique de "dessin" et "dessein" avancée dans chaque présentation de designeuse, mais il est possible que certaines personnes qui vont lire ce mémoire ne soient pas au fait de cette histoire. Le mot "dessein", qui signifie le projet, imaginé, un but, une visualisation de l'esprit, et le mot "dessin", qui désigne lui l'image issue de la création, aurait la même racine, et aurait engendré le terme de "design". Au delà de l'aspect poétique — et peu être un peu pompeux —, cette anecdote permet de faire émerger une idée intéressante. La création d'image est une projection, et si la source de notre

projection est notre esprit, ou provient de celui d'une autre, on peut projeter tout ce que l'on entend. Dessiner l'enviable, c'est déjà créer une fenêtre sur un monde souhaitable. C'est offrir quelque chose à observer pour espérer. C'est donner un modèle à tenter de reproduire, à réinterpréter, et à améliorer. Dessiner c'est ouvrir sa fabrique d'imaginaire aux autres. Ce n'est pourtant qu'une fenêtre, et ce n'est pas une porte. C'est un espace de respiration, une parenthèse, mais pas un refuge. Cela n'endigue pas sa capacité à offrir de l'espoir ou du réconfort, mais on ne peut aller au delà de la fenêtre, qu'au risque de rester bloqué-e dans l'imaginaire. Ce n'est pas le but, car c'est bien dans le monde réel, physique, que se jouent les véritables enjeux.

Ce lien entre le réel et le fictif, peut se faire au travers de la reprise du mythe. Les images fortes qui ressortent des mouvements sociaux, des espaces d'autogestion, d'histoires de révoltes passées et futures, ce sont autant de sujets à création. Le réel inspire le fictif et le fictif inspire le réel. Dans la posture d'un-e créateur-ice d'image, on peut créer des images que l'on aurait aimé voir, à la fois sous la forme d'illustration, ou de manière plus réelle. Dans mon travail

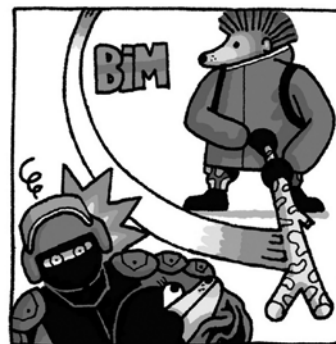
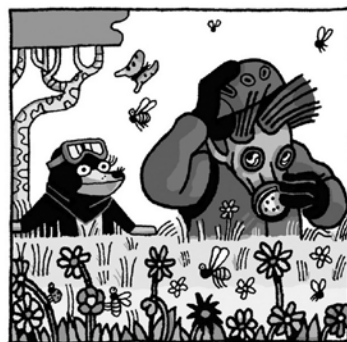


personnel, j'essaie de faire des images qui m'aurait fait du bien si j'avais pu les voir plus tôt. Représenter les images fortes qui ressortent des épisodes de vie militantes ou non, c'est une manière de les faire durer, et de participer à l'élaboration d'une culture. Des manifestantes qui coopèrent pour éteindre des palets de lacrymos, pour tenir une ligne contre des CRS ou pour vivre et occuper un site de construction en même temps, ce sont des sujets de représentation et de narration.

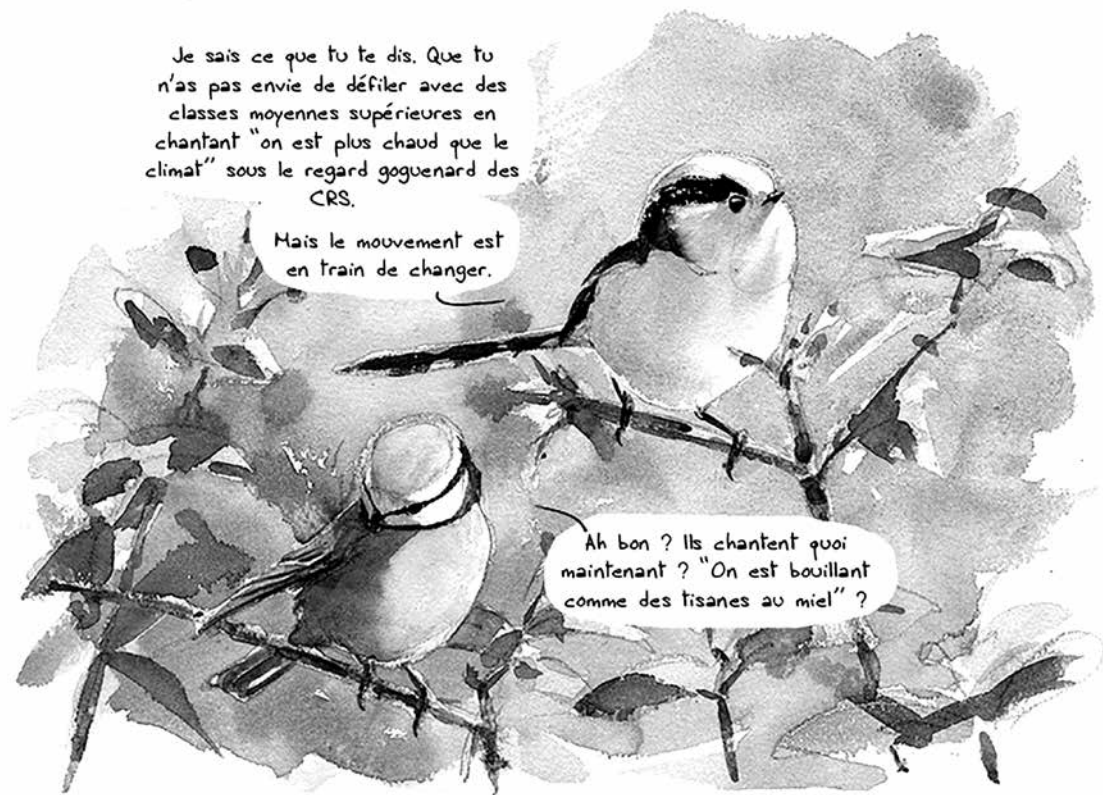
On peut aussi interroger l'illustration pour ce qu'elle offre de plus que l'écrit. Est-ce que quelque part, l'image n'est pas une forme d'imaginaire prémâché, prêt à l'emploi ? Il me semble dur d'être si catégorique, pour le simple fait qu'une image, même si elle vaut milles mots, ne dit pas tout. Il y a déjà tout ce qui est hors champs, qui est occulté, invisible ; mais aussi le fait qu'une image reste ouverte à interprétation. C'est un curseur entre lisible et énigmatique qui est ajusté par la-e créateur-ice. En se couplant avec le texte, comme dans une bande dessinée par exemple, elle offre un degré de précision supplémentaire mais peu tout de même rester très libre d'interprétation. Cette liberté, cette zone grise, c'est peut-être là que ce cache l'énigme du passage au réel, c'est un passage à réfléchir et à construire,

en tâtonnant. L'émergence d'une diversité d'images est importante pour nourrir l'imaginaire de chacun-e, et, me semble t'il, permet non pas de l'enfermer dans des images préconçues, mais d'ouvrir d'autres univers.

Nous pouvons faire des images pour espérer, mais la création d'image met en réalité à disposition tout le spectre des émotions. Faire rire, faire peur, faire pleurer, émouvoir ; ce sont aussi des ponts entre la fiction et le réel. La question de l'équilibre entre la peur et l'espoir est assez intéressante. Si l'on cherche à se conforter à agir, la peur est un premier pas, mais faire trop peur peut aussi conduire à une tétanie. D'un autre côté, espérer un monde autre est une douce motivation, mais un espoir trop grand, une trop grande confiance dans l'avenir peut aussi nous emmener vers des attitudes délationnelles et passives. Potentiellement, donner envie de lutter, en reconduisant ce qu'il y a de beau et de souhaitable dans la lutte, est une option équilibrée. Je pense tout de même qu'il faut faire attention à ne pas montrer la lutte sous un jour trop enviable, mais plutôt tel qu'elle est vraiment. Montrer ce qui donne envie de lutter, mais aussi les moments de peur, de colère, de tristesse, les moments de joies, de rires, et d'entraides.



Totope la Taupe, EMDT (@l3emdt12 sur instagram), 2018



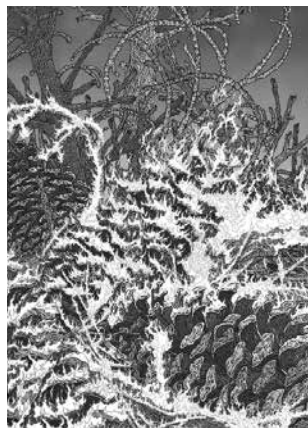
Marche pour le climat, Alessandro Pignocchi, 2019



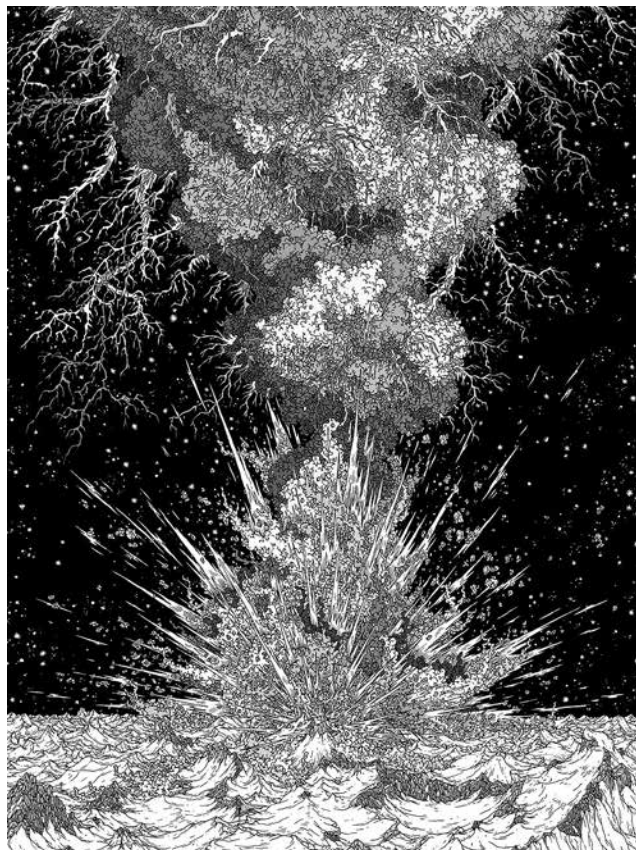
Ils comptent tous y aller le visage
dissimulé par des masques d'animaux.
Ils veulent être plus offensifs.

On pourrait au moins
aller à leur réunion
préparatoire, pour leur
donner des conseils.

Lorsque l'on s'empare du réel, que l'on relate ou souhaite montrer des catastrophes naturelles par exemple, pourquoi ne pas se contenter de photos ? Lors d'un échange téléphonique avec l'illustrateur Clément Vuiller, qui travaille notamment sur la question écologique, au travers de son expression du paysage, j'ai évoqué cette question de la photo par rapport au dessin. La question portait sur une série d'illustrations qu'il avait réalisées pour le Quai des Savoirs, à Toulouse. Portant sur les méga feux, ces incendies qui ravagent de plus en plus fréquemment les forêts de pins des Landes mais qui se déclenchent de plus en plus spontanément dans toute la France à cause des sécheresses. Je l'avais donc interrogé sur l'intérêt d'utiliser une illustration plutôt qu'une photo, pour décrire un phénomène qui est si impressionnant visuellement déjà en photo. Il m'avait alors répondu que bien que les photos de méga feu soient très impressionnantes, elles apparaissent désormais systématiquement et sont ainsi banalisées. Dans son travail, il tente de représenter les choses sans se servir de références, ce qui se traduit pour moi dans une forme de ressenti de l'image. Jouer sur le sensible, est un des intérêts du dessin et de l'aspect plus artistique, et permet de se connecter avec un phénomène, au-delà du simple fait.



Clément Vuiller, *1.5° C au-dessus des normales de saisons*, 2023, Quai des savoirs, Toulouse



Clément Vuiller, *L'année de la comète*, 2019, éditions 2024

Le dessin permet une création libre, une exploration de l'imaginaire et une transmission par le visuel. Il permet d'intégrer une dimension sensible qui autorise les spectateur·ices à se connecter à une production et à la ressentir en se plongeant dedans. C'est un des moyens de communication et d'expression le plus accessible — en gardant à l'esprit les différents privilèges que j'évoquais dans *Positionnement des créateur·ices* —, et probablement le plus universel.

**Il existe un lien fort entre créer une image et raconter une histoire.
L'image est une visualisation d'une idée ;
elle permet à la créateurice d'ouvrir son imaginaire aux autres.
Mais sous la forme d'un fenêtre, d'un observatoire,
avec une possibilité d'échange interposé entre le fictif et le réel.
Une variété d'image enrichi l'imaginaire des personnes
spectatrices, et aide au déploiement de cette constellation mentale.
Les images dessinées peuvent adopter une démarche sensible
et tenter de convoquer des émotions pour former une connexion
avec les regardeur·ices.**

CONCLUSION

135



POUR FINIR

En introduction j'évoquais à quel point les questions posées dans ce mémoire étaient importantes pour moi. La motivation derrière mon travail c'est de réussir à trouver une place dans cet horizon incertain. Je me suis lancé dans mes études de graphisme avec une forme d'insouciance, et me suis laissé porter pendant 4 ans en essayant d'explorer ce qui me plaisait et en faisant ce qu'on me demandait. Petit à petit je n'ai plus réussi à totalement me laisser porter. J'ai continué d'avancer mais avec la tête ailleurs. Je dis « ailleurs » comme si je ne savais pas où elle allait, mais je sais très bien sur quoi elle coince depuis un certain temps déjà : une masse de futur effrayante. Et puisque je n'arrive pas à la faire revenir pour longtemps, je me distrais pour la maintenir en place. Je me plonge dans le travail, dans des livres ou des films. J'accumule pleins de projets. Je m'occupe le plus possible pour ne pas y penser. Mais ça ne marche pas, ou a moitié, je pense malgré tout à cette

boule angoissante sombre et trouble qui plane. Alors je me demande qu'est ce que je peux bien en faire. Peut être faut-il que j'emmène des fragments de cette grande masse avec moi ? Peut être que je devrais essayer de démêler cette boule ? C'est sûrement important de comprendre de quoi elle est faite pour en avoir moins peur. Alors je commence à essayer de la dénouer, avec des livres et d'autres outils. Et je me sers de ce que je démêle pour tracer mes traits. Quand mes traits sont posés je les donne aux autres et j'attends. Toujours avec cette sphère noire, j'attends. Mais alors que je regarde la sphère ma tête est ailleurs, elle ne louche plus sur l'ombre, elle attend une réaction. Elle attend un ressenti, elle observe le visage et aimerait savoir tout ce qui se dit dans la tête de celui ou celle qui regarde mes traits. Je ne scrute pas trop, par pudeur mais j'aimerais tout savoir. J'ai l'impression que ces traits existent quand ils sont vus, que d'un coup il font sens, alors je continue.

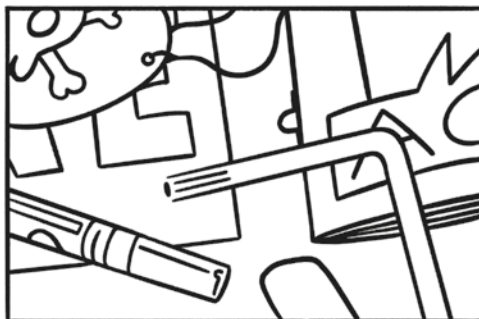
Je crois que j'en ai assez d'écrire. J'y reviendrais peut-être plus tard ; mais là tout de suite ce dont j'ai envie c'est de dessiner des fenêtres.



J'aimerais remercier ma tutrice Emmanuelle Garnot pour son accompagnement tout au long de l'écriture de ce mémoire. J'aimerais aussi remercier Lalie pour ses relectures assidues qui ont permis la correction de chaque faute d'orthographe identifiée. Je remercie bien entendu mæon créateurrice d'images du futur pour avoir répondu à mes questions. Et je souhaite remercier Sauvane Tavernier pour son service de bibliothécaire et ses bons conseils, et plus globalement toutes celles et ceux qui m'ont aidé et soutenu de près ou de loin pendant cette longue période d'écriture : mes vieux amis de Toulouse, mes moyens vieux amis de la Creuse et mes encore moins vieux amis de Paris, ma famille, mon libraire de la Souterraine, mon chat Mimi, bref, toutes celles et ceux qui m'écoutent chaque jour parler de la fin du monde tel que nous le connaissons.

So long

Tris



Tristan Bosc Lobrot
4^e année Image Imprimée

Imprimé en mai 2024
sur les machines de l'ENSAD de Paris.

Couverture sérigraphiée
dans les ateliers de l'école

Police de titrage :
Young serif dessinée par Bastien Sozoo

Police de labeur :
Aldelpe dessinée par Eugénie Bidaut

Police de synthèse :
Redaction dessinée par Jeremy Mickel